

# SERMONS DE TAULER

Traduction  
sur les plus anciens manuscrits allemands

par les RR. PP. HUGUENY, THÉRY, O. P.

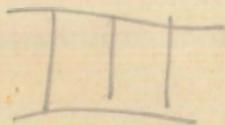
et A. L. CORIN  
de l'Université de Liège

TOME III  
SERMONS LV-LXXXVIII



ÉDITIONS DE LA VIE SPIRITUELLE  
LIBRAIRIE DESCLEE ET C<sup>o</sup>  
30, RUE SAINT-SULPICE, PARIS-VI<sup>e</sup>  
Made in France

SERMONS DE TAULER



VU ET APPROUVÉ :  
fr. J.-D. FOLGHERA, O. P.

VU ET APPROUVÉ :  
fr. H. PETITOT, O. P.

NIHIL OBSTAT.  
fr. R. LOUIS, O. P.  
*Provincial.*

**Imprimatur.**  
Pictavii, die 11<sup>a</sup> Februarii 1935.  
J. BRAUD,  
*v. g.*

2. Cette inquiétude qui devrait être continuelle et sans relâche est dissipée, empêchée par les naissances étrangères qui s'accomplissent dans l'homme, particulièrement par les choses sensibles, temporelles et fugitives, les satisfactions, les jouissances prises dans les créatures mortes ou vivantes, les amitiés, les relations, les vêtements, la nourriture : bref, tout ce en quoi l'homme met sa jouissance, toutes ces choses enfantent en toi, elles deviennent en toi principe d'une naissance telle que Dieu n'enfantera jamais en toi, tant que cette naissance y restera volontaire et consciente, tant que tu seras possédé par cette jouissance, si petite et si minime soit-elle (1). Cette petite chose t'enlève et te dérobe ton grand Dieu et l'aimable enfantement qu'il voulait et devait accomplir en toi. Elle te dérobe même le désir confiant que tu devais avoir pour Dieu et cette naissance. C'est cette petite jouissance qui te frustre de tout cela. Et alors on se plaint : « Je suis sans amour et sans désir ! » Eh bien ! tout l'obstacle est là, c'est cela qui te paralyse, c'est cela qui retient ton amour et ton désir. Cherche toi-même quel est cet obstacle, car personne ne le sait mieux que toi. Ne m'interroge pas, mais demande-toi à toi-même pourquoi tu n'as ni amour, ni désir. C'est que vous voulez (toujours) posséder en même temps Dieu et les créatures, et c'est impossible. Jouir à la fois de Dieu et des créatures, quand bien même tu pleurerai des larmes de sang, c'est impossible. Il ne s'agit pas, ici, des choses dont on a besoin ou que l'on possède par Dieu et en Dieu ou bien encore des choses dont on ne peut guère s'affranchir en raison de la nature (humaine) : c'est ainsi que le plaisir de manger est naturel à qui a faim, le plaisir de boire à qui a soif, de se reposer à celui qui est fatigué, de dormir

(1) Toute chose, aimée pour elle-même et en dehors de l'invitation et de l'amour de Dieu, met dans notre cœur une image affective, une naissance créée qui s'oppose à l'enfantement spirituel de la naissance divine, de la conscience surnaturelle de Dieu en nous.

à qui est en prison (1). Toutefois, si en cela l'on ne recherche que le plaisir et surtout sans motif de besoin ou d'utilité naturelle, mais pour le seul agrément de la jouissance, cette recherche met obstacle à la naissance divine. L'obstacle est cependant moindre que celui qui vient d'autres jouissances, parce que ces plaisirs tiennent aux besoins de la nature et que le plaisir pris en ces choses est difficilement ou pas du tout séparable du besoin inévitable qu'on en a, aussi longtemps que c'est la nature qui agit. Mais l'homme qui ne veut pas empêcher la naissance éternelle en lui, qui veut en faire croître le désir, doit prendre garde à cet obstacle de la jouissance qui nous vient des sens, de la nature ou des créatures. Plus cette jouissance du créé diminue, plus complète est la divine naissance. Dans la mesure où le froid disparaît, la chaleur apparaît.

3. Que l'homme veille aussi à ne pas se complaire par paresse et par négligence dans l'amour de ses aises et dans une faiblesse aveugle. Il y a des gens qui vont aveuglément de l'avant. Tout ce qu'ils font, ils le font tout à fait à l'aveugle, sans raisonner et par une sorte de témérité. Sache-le bien : sur les fautes qui viennent de ton attachement au créé et de ton indifférence, tant que ton bon plaisir est de demeurer dans ces dispositions, le confesseur n'a aucun pouvoir. Te confesserais-tu dix fois le jour, cela ne te servirait de rien si tu n'as pas la volonté de te détacher les biens créés auxquels

(1) On dirait que Tauler a passé quelque temps en prison, ou dans un milieu de prisonniers. Le sommeil est, en effet, la meilleure joie naturelle de tous les prisonniers qui ont de grosses inquiétudes pour le lendemain et n'ont pas de travail pour charmer leurs longues heures de loisir forcé et de solitude. Mes voisins, qui apprécient beaucoup cette consolation, disent que malheureusement elle n'est pas à la portée de tout le monde pour d'aussi longues heures qu'on le désirerait. Que n'ont-ils les sermons de Tauler à traduire! (Prison de Tournai, cellule 142, 3 juin 1917.) — Peut-être aussi, y a-t-il une lacune dans le texte : Le sommeil [à qui est fatigué, la liberté] à qui est en prison.

tu tiens. Et puis, apprends encore ceci : Si tu es trouvé délibérément attaché à l'amour des créatures, tu ne viendras jamais devant la face de Dieu. C'est toute l'Écriture qui nous le dit et dans l'Évangile on le lit à chaque page. Le commandement de l'Ancien et du Nouveau Testament, c'est que l'on aime Dieu (de tout son cœur, de toute son âme), etc... On lit à un autre endroit : « *Qui n'abandonne pas tout ce qu'il possède n'est pas digne de moi* (1). » Et encore ailleurs : « *Ce ne sont pas tous ceux qui disent : Seigneur, Seigneur! qui entreront dans le royaume, mais ceux qui font la volonté de mon Père, ceux-là entreront dans le royaume des cieux* (2). » Croyez-vous que Dieu veuille donner son royaume à de misérables créatures, et que, pour cela, Il ait versé son précieux sang et donné sa vie? Prenez garde à vous : ne croyez pas que Dieu laissera tout cela se passer ainsi. Si vous pouviez imaginer quelle dure expiation Dieu demandera, vous en sécheriez d'angoisse. Dieu a donné toutes choses pour qu'elles nous soient un chemin pour aller à Lui, et Il veut que Lui seul soit le terme, et pas autre chose, ni ceci ni cela. Imaginez-vous que cela soit une plaisanterie? Non, vraiment. Ce n'est pas l'Ordre qui nous fait saint. Ma chape, ma tonsure, mon couvent, mon saint entourage, tout cela ne me fait pas saint (3). Il me faut un fond qui soit saint, vide, pur et libre, pour que je devienne un saint. Que je crie : Seigneur, Seigneur! Que je prie et que je lise beaucoup, que je sache bien parler et bien comprendre et que j'aie belle apparence, non, non, ce n'est pas tout cela qui nous fera entrer (dans le royaume); il y faut vraiment quelque chose de plus. Si tu t'illusionnes toi-même, à ton compte le dommage et non pas au mien (4).

(1) Citation large de Luc, xiv, 33.

(2) Matth., vii, 21.

(3) Mais tout cela aide à devenir saint; ce que d'ailleurs Tauler ne conteste pas et qu'il n'avait pas besoin de dire aux religieuses qui l'écoutaient.

(4) Puisque je t'ai averti.

Ce passage comporte une sortie, comme vous l'avez entendu : car, ainsi que disent les docteurs, il ne peut y avoir deux formes en même temps, dans la même matière. Où le feu doit apparaître, le bois doit disparaître ; pour que l'arbre pousse, le noyau doit périr. Pour que le passage de Dieu se fasse en nous avec l'accomplissement de la naissance, la créature en nous doit disparaître.

Saint Grégoire<sup>(1)</sup> commente ce texte : « *les poils de sa chair se hérissèrent au passage de l'esprit* », en l'appliquant aux lévites dont on devait raser les poils<sup>(2)</sup>. Voici la signification de ces poils : De même que les poils croissent sur la chair, ainsi croît dans nos facultés, depuis les facultés supérieures jusqu'aux inférieures, l'attachement aux vieilles habitudes. C'est cela qu'il faut raser avec le rasoir effilé d'un saint zèle. Puis il faut aiguïser et effiler ce rasoir sur la pierre de l'inflexible, effrayant et mystérieux jugement de Dieu et de sa justice clairvoyante qui ne laisse pas une seule pensée sans la juger. La moindre image délibérément retenue<sup>(3)</sup> doit être effacée par un insupportable purgatoire, avant qu'on se présente devant la face de Dieu.

Cependant, après que les poils mauvais et impurs ont été rasés avec le rasoir effilé, ils repoussent de nouveau : on doit alors recommencer la même opération avec un zèle nouveau. Il y a quelques hommes qui sont si appliqués, qu'ils ne prennent pas conscience d'une seule pensée sans que, avec l'application d'une volonté de fer, elle soit aussitôt rasée. Au début c'est très dur, cette continuelle vigilance de l'homme

rédigé par Tauler, mais par les religieuses qui l'écoutaient. Si peu soucieux que Tauler fût des détails, il n'aurait pas cité, comme parole de l'Évangile, un texte de l'Écclésiastique.

(1) Voir *Morales*, l. V, ch. xxxiii, dont tout ce paragraphe s'inspire.

(2) *Nombres*, viii, 7.

(3) En dehors de la charité, c'est-à-dire pour notre propre satisfaction, et non pas pour notre progrès et celui des autres, dans la vie divine.

sur lui-même. Mais ensuite, avec l'habitude, cela devient tout à fait facile, et où il fallait tout d'abord une application de fer, un souffle suffit.

6. L'homme doit aussi avoir une charité active et générale (1), non seulement pour certaines personnes en particulier, mais pour tous les hommes, non seulement pour les bons, mais pour le commun des pauvres, sans distinction. C'est ainsi qu'agissaient ces hommes chéris (de Dieu) : le père et la mère de Notre Dame, sire Joachim et dame Anne. Ils faisaient de leur avoir trois parts : la première était destinée au service de Dieu et au temple ; la seconde, aux pauvres ordinaires ; ils vivaient eux-mêmes de la troisième. Sachez-le, où règne la gourmandise ou l'avarice, il y a un gouffre impur et grossier tout à fait dangereux. L'homme devrait être très libéral dans l'usage des misérables biens qui passent. A qui donne, il sera donné ; à qui pardonne, il sera pardonné. Comme tu mesures, ainsi il te sera mesuré.

7. Certains hommes restent si attachés à des biens intérieurs, qu'il leur pousse intérieurement de mauvais poils dont ils n'ont pas conscience. Il se pourrait que ces poils fussent capables de les empêcher de venir devant la face de Dieu (2). Ces hommes pourraient, par ailleurs, avoir vécu tout à fait purement et avoir aussi pratiqué de grands exercices de piété ; mais ce en quoi ils restent attachés et non abandonnés est caché dans leur fond, et ils ne le savent pas eux-mêmes. C'est pourquoi ce serait bonne sécurité, pour les hommes qui voudraient bien vivre pour la vérité, d'avoir un ami de Dieu, auquel ils se soumettent et qui les dirige d'après l'esprit de Dieu. Car on ne s'aperçoit pas de cela tout de suite, sans avoir fréquenté quelque peu les gens qui

(1) Littéralement *commune* : *gemeine*.

(2) Non pas qu'ils soient damnés, mais ils n'arrivent pas à la haute perfection de l'union mystique.

cependant est pur, quelque inclination au mal, par exemple une inclination de nature à la colère; dès que l'Ennemi s'en aperçoit, il rame dans cette direction (1), avec toute sa ruse et toute sa fourberie; tout ce travail est superflu quand il s'agit du mondain qui se laisse tout de suite entraîner; mais il s'attache aux braves gens comme quelqu'un qui jetterait des glouterons (2) à un passant et qui continuerait de lui en jeter un à un, jusqu'à ce que cet homme en soit tout couvert. C'est ainsi que fait l'Ennemi quand il voit un homme enclin à la colère: il lui jette dans l'âme coup sur coup toute une série d'images de ce qui peut l'irriter, en sorte que cet homme finit par s'irriter tout à fait, crie et tempête, comme s'il voulait frapper d'estoc et de taille. Si l'homme pouvait alors se recueillir en lui-même, se plonger profondément devant Dieu, dans le fond de l'humilité, au cas où il ne pourrait trouver de confesseur (3), s'il pouvait alors liquider ainsi son différend avec son prochain, lui donner satisfaction, en s'enfonçant, sans essayer de se disculper, dans la conscience de son néant et de sa grande déficience: eh bien! mes enfants, sa faute fondrait par cela même devant Dieu comme la neige devant le soleil ardent; tout serait expié et l'Ennemi s'en irait les mains vides. Si l'homme voulait tenir cette sage conduite, il deviendrait beaucoup plus pur et mieux préparé à s'élever plus haut.

propose de corriger en : *er vint* : le démon trouve. On pourrait aussi interpréter : *es vint*, comme signifiant : *il y a*.

(1) Littéralement : *il dirige ainsi les rames* : *so leit er er riemen zuo*, VETTER, *op. cit.*, p. 225, 26. Peut-être faut-il corriger en : *so leit er iemen zuo*, et comprendre : *il s'en prend à quelqu'un*.

(2) Fruits des tiges de bardane, ayant la forme de capitules ou petites têtes hérissées de pointes qui s'attachent aux vêtements sur lesquels on les jette.

(3) Tauler reconnaît donc bien l'utilité de la confession pour les péchés véniels, car il ne s'agit pas ici d'un péché mortel, puisqu'il demande qu'ici on se confesse, si l'on peut, ce qui aide en effet beaucoup à l'acte d'humilité et de contrition qui doit réparer le péché.

versement et de feu que vint le Seigneur, mais tout cela était une préparation, un chemin à sa venue.

D'après saint Grégoire, les hautes montagnes seraient les âmes élevées et grandes, et les durs rochers, si puissamment agités par la secousse, seraient les âmes non abandonnées et les gens confiants en leur justice personnelle qui, se raidissant dans les règles qu'ils se sont tracées, s'obstinent dans leur volonté propre et leur manque d'abandon, se donnent avec cela de grands airs et font de grandes œuvres; mais le tout avec recherche d'intérêt personnel (1). Si le Seigneur veut descendre en ces hommes, il doit d'abord envoyer une grande agitation qui bouleverse tout ce qui est en eux. Malheureusement il n'y a pas beaucoup de ces gens (2); en voici la cause : ils se cramponnent aux choses temporelles et demeurent dans cet attachement de notre misérable nature (aux choses sensibles) et dans la satisfaction sensible. Mais, quand la poussée intérieure se produit, quand elle se fait bien sentir, bien qu'avec plus ou moins de force, j'ai vu bien des âmes qui, plus de cent fois, en sont venues au point de croire qu'elles allaient rendre l'âme en cet instant.

Un homme demandait à Notre-Seigneur ce qu'il devait faire en une épreuve où, nuit et jour, il s'imaginait perdre la vie, s'il devait ainsi risquer sa vie. Notre-Seigneur lui répondit : « Ne peux-tu pas souffrir et risquer intérieurement ce que j'ai souffert corporellement, à un degré qui dépasse toute mesure, dans mes mains, dans mes pieds et dans tout mon corps ? » Mes enfants ! il est des gens qui ne peuvent pas supporter cette poussée intérieure; ils courent çà et là, cherchant à trouver du repos au dehors, et n'en trouvent point. Ils devraient se livrer à l'épreuve et s'abandonner à fond à

(1) Nous corrigeons ici la ponctuation de VETTER, *op. cit.*, p. 226, 32 : *aber alles mit eigenschaft zuo den luten. So denne der herre komen wil.* Cette ponctuation est fautive, et nous rétablissons : « *aber alles mit eigenschaft. Zuo den luten so denne der herre komen wil...* »

(2) Des gens qui se laissent ainsi bouleverser.

la souffrance. Ah! qu'est-ce qui s'ensuivrait, pensez-vous? C'est merveilleux. Mes enfants, un homme qui serait aussi pur qu'au sortir du baptême, qui n'aurait jamais commis de faute, s'il veut arriver au plus haut degré de la vivante vérité, devrait pourtant, de toute nécessité, passer par cette agitation et, par cette voie, arriver à un parfait abandon; sinon il resterait en route.

Après cette agitation vint le feu, et le Seigneur ne vint pas, et il n'était pas dans le feu. Mes enfants, il s'agit ici de l'amour enflammé qui consume la moelle et le sang, et dans cet amour, l'homme est mis tout hors de lui-même. Un homme était si fort embrasé de ce feu intérieurement et même extérieurement (1), qu'il n'osait pas s'approcher de la paille, craignant que la chaleur qu'il dégageait n'y mit le feu (2). Une autre personne, qui est encore en vie, ne pouvait, à cause de cette ardeur, dormir que l'hiver, quand il avait beaucoup neige; elle s'imaginait alors couchée dans la neige et s'endormait ainsi, et aussitôt la neige se fondait en ruisseaux, dans un large rayon tout autour d'elle. Voyez, c'est à ce point-là que l'amour embrasé pénètre de l'esprit dans le corps. Cependant le Seigneur ne vint pas encore en tout ceci. Finalement, il vint un souffle tranquille, doux et calme, une brise légère comme un murmure; c'est en cela que vint le Seigneur.

4. Ah! mes enfants, qu'était ce don, pensez-vous, ce don en quoi est venu le Seigneur? Quand le Seigneur vient dans l'homme après toutes ces préparations qui l'ont si puissamment et si fortement travaillé, qui ont causé tant d'agitation et de trouble, et quand tout ce qui est dans la pauvre nature et dans l'esprit a été embrasé à ce degré, et qu'alors le Sei-

(1) C'est-à-dire dans sa sensibilité qui lui donnait l'impression de chaleur.

(2) Nous corrigeons ici : *empfangen*, VETTER, *op. cit.*, p. 227, 22, en : *entfunket*, allumé.

gneur vient lui-même; ah! quelle merveille, pensez-vous, doit se passer en cette âme! Sachez-le, si Dieu ne soutenait pas la nature d'une façon surnaturelle, un homme, eût-il la force de cent hommes, ne pourrait jamais supporter, par ses propres forces, une telle joie et une telle merveille, et pourtant cela ne dure qu'un clin d'œil.

Le Seigneur est venu comme un éclair, mais l'éclat de son regard dépassait toute mesure; il était si intense qu'Élie, se tenant à l'entrée de la grotte, tira son manteau sur ses yeux. La grotte signifie l'humaine incapacité de supporter pareille vision (1); quant à la porte, elle ne signifie pas autre chose que le moment où l'on regarde dans la divinité. Et le motif pour lequel il rabaissa son manteau, c'est la vision. Si court et si rapide qu'il soit, un tel regard est trop au-dessus des capacités de toute la nature qui, laissée à elle-même, ne pourrait ni le conserver, ni le concevoir. Mes enfants, cette vision, d'un instant, c'est vraiment Dieu. En vérité le Seigneur est ici. Mes enfants, cette douceur dépasse toute celle du miel, et du miel de rayon qu'on dit être ce qu'il y a de plus doux parmi les choses extérieures. Ce sentiment dépasse tout sens, toute intelligence, toute faculté, et se perd dans un insondable abîme. Si déjà un œil malade ne peut supporter la clarté du soleil, l'infirmité de la nature est cent fois moins capable encore de supporter ce sentiment de Dieu. Mes chers enfants, quoi qu'on puisse en dire, si grand et si bon qu'on essaye de se représenter ce bien avec les sens, la parole ou l'intelligence, on reste aussi loin et aussi en dessous de la réalité que si je vous disais d'un noir morceau de charbon : « *Regardez, voici le clair soleil qui illumine le monde entier.* »

Mes enfants, c'est ici que naît la paix véritable, réelle, la paix qui surpasse tout sentiment; un tel homme est dès

(1) Littéralement : *cette grotte, c'est l'humaine incapacité de support* : *Dise hülle das ist menschliche unlidelicheit*, VETTER, *op. cit.*, p. 228, 7.

lors si bien établi dans la paix que personne ne peut plus guère la lui enlever.

Quant à la figure que Job voyait sans la reconnaître, c'était l'aimable personne du Fils dans la divinité, et le doux et calme murmure dans lequel vint le Seigneur, c'était le Saint-Esprit.

Écoutez maintenant saint Grégoire nous demander : « Que signifie ceci, que le Seigneur est venu dans ce doux murmure et qu'il n'est pas venu dans le bruit? » En voici la raison : le Seigneur vient pour l'homme extérieur, de façon sensible, afin qu'il puisse travailler par des exercices sensibles au bien de la chrétienté. Mais, dans le cas de Job, cette manière n'était plus nécessaire. Dès lors qu'il venait ici dans l'esprit, il n'était plus besoin de l'autre manière. Heureux l'homme, en quelque temps qu'il soit né, qui, avant de mourir, a pu parvenir ne fût-ce qu'un instant jusqu'à ce grand bien. Sachez cependant que si grand et si bon que ce soit, c'est néanmoins bien peu de chose vis-à-vis de la douceur qu'on aura dans la vie éternelle, aussi peu de chose que la plus petite goutte d'eau comparée à l'immensité de la mer.

5. Maintenant où habitent (1) et où aboutissent les hommes auxquels cette inexprimable joie et cette merveille ont été présentées et découvertes? Ces hommes se plongent d'inexprimable façon dans leur insondable néant, de telle manière que, s'il était possible, ils voudraient être réduits cent fois à rien, pour la louange de Dieu ; ce serait leur joie de descendre dans le non-être, devant l'être transcendant, pour reconnaître sa grande dignité et par amour pour lui ; devant sa majesté, ils voudraient s'enfoncer dans les derniè-

(1) Le mot est bien choisi : quel est l'état habituel de ces hommes? La réponse est à retenir, car à entendre parler si souvent de leurs joies, on est tenté de croire qu'ils sont toujours en paradis sur terre.

res profondeurs. Car plus ils reconnaissent cette majesté, plus ils reconnaissent leur petitesse et leur néant.

Dans cet abaissement, ils sont si foncièrement dépouillés d'eux-mêmes que si Dieu voulait leur donner davantage encore de cette consolation et de ses divines impressions, ils ne le voudraient pas, ils les fuiraient; et s'il leur arrivait de vouloir délibérément et de façon réfléchie ces impressions, il n'en sortirait rien de bon, et il se pourrait que cela les fit tomber dans le péché, et ils auraient à subir du purgatoire à cause de cela; et ce serait là un signe qu'ils ne sont pas pleinement en bonnes dispositions. La faculté d'amour doit, sans doute, toujours éprouver la même soif, mais la discrétion et la prudence fuient la douceur de sa satisfaction (1). De tels hommes gardent la soif la plus ardente. En récompense de toutes les joies et de toutes les consolations que Dieu leur ait jamais données, ils cherchent à imiter l'aimable modèle de Notre-Seigneur, et ils désirent le faire de la manière la plus dure, la plus ignominieuse, la plus douloureuse qu'on puisse supporter. Ils ont soif de la croix, et ils se soumettent avec amour et avec un grand désir intérieur à la croix aimée de leur Bien-Aimé. C'est ici que la Sainte Croix est dressée, ceci est vraiment l'exaltation *sanctae crucis* de la fête de la Sainte Croix, car la souffrance leur est tout à fait aimable, et c'est ici que le modèle de Notre-Seigneur est imité dans sa vraie noblesse. Saint Paul, le noble prince du ciel, lui qui avait été transporté au Ciel, disait : « *Mihi absit gloriari : Loin de moi toute autre gloire que celle de la croix de mon Seigneur Jésus-Christ* (2). » Et notre cher Job disait : « *Elegit suspendium anima mea : Mon âme a choisi la pendaison, et tous mes os ont choisi la mort* (3). » Il avait choisi cela pour tout le bien que Dieu lui avait fait. Il pense à la

(1) Le renouveau et l'augmentation de cette impression mystique. Littéralement : *fuiet celle-ci : die fliehent dannan ab*, VERTER, *op. cit.*, p. 229, 18.

(2) Aux Galates, vi, 14.

(3) Job, vii, 15.

suspension à la Croix au milieu des plus grandes douleurs, à l'imitation de son Dieu pendu à la Croix pour l'amour de lui. Après cela (1), Dieu envoie à l'homme les ténèbres les plus horribles, et la profonde misère d'un abandon total. Comment peut-elle alors se souffrir, cette faculté d'amour qui, tout à l'heure, était profondément embrasée de l'ardente flamme de la charité et qui, maintenant, est tout à fait abattue, privée de toute consolation sentie? C'est que la discrétion et la prudence interviennent et disent à la faculté d'amour : « Vois, bien-aimée, ceci est l'héritage de ton bien-aimé, ceci est l'héritage qu'il a laissé à ses biens-aimés, une âme pleine de Dieu et une nature pleine de souffrance » ; et selon que l'amour est plus ou moins ardent, il jouit davantage de cet héritage, il en jouit plus qu'il n'a jamais joui d'être en aucune consolation.

Voici l'héritage désirable que Notre-Seigneur a promis à ses amis par son prophète, et plus haut ils élèvent cet héritage en noblesse, plus ils l'aiment, plus ils auront de puissance et de félicité intérieure dans la possession éternelle de l'heureux héritage du ciel. C'est cet héritage que les martyrs ont conquis au prix d'un grand amour. Quant à ces hommes (dont j'ai parlé), ils pensent qu'ils vont seulement commencer à vivre, et ils ont l'impression de n'être vraiment que des commençants. Hélas! cette négligence qu'on met à poursuivre ce bien délicieux, extraordinaire, si grand, si véritable, et si pur, pour des choses méprisables et si caduques, doit faire grande pitié à Dieu, au Dieu de miséricorde, et c'est ce dont il faut toujours se plaindre davantage.

Puissions-nous tous suivre le vrai chemin qui nous conduira au but le plus élevé! Qu'à cela Dieu nous aide. Ainsi soit-il.

(1) C'est-à-dire après que s'est éveillé le désir ardent d'imiter le Sauveur crucifié.

fautes y en sont

donc l'homme, au commencement (de sa vie spirituelle) (1), a rasé les mauvais vices, il lui faudra encore porter son attention sur les poils du sein (2), c'est-à-dire les inclinations qui, par suite de longues et mauvaises habitudes, sont restées dans son fond; elles s'excusent et se donnent des airs de vertu, et ne sont en fait que de fausses apparences, alors que, dans le fond, c'est l'orgueil qui se cache. Quand on croit avoir triomphé, reste le souci de la toilette ou occupation semblable qu'on appelle souci de propreté; reste le plaisir qu'on prend aux choses sensibles dans la nature ou la boisson et qu'on décore du nom de nécessité. Il y en a d'autres qui sont irascibles et violents; ils veulent en remontrer à tout le monde et sont redoutablement prompts à le faire, et ils appellent cela finesse de jugement et amour de la justice. Enfin là où il n'y a qu'indolence, on ne verra souvent que de la faiblesse.

Mes enfants! si vous restez attachés à quelque inclination de ce genre, si vous vous agitez vainement dans la recherche de votre propre bien-être, dans la complaisance en vous-même, dans la prétention raisonneuse de vos manières et de vos paroles, et si vous arrivez, en ces dispositions, à la fin de votre vie, le diable viendra et vous emmènera avec lui. Ceux qui se croient en si bonne posture, vous surtout qui, avec un orgueil caché et sous les apparences de l'humilité, enfermez votre vie sous des habitudes raisonneuses; ceux-là ont vraiment leur place sous la bannière de Lucifer. Plus ils seront exaltés dans leur complaisance en eux-mêmes, plus ils tomberont profondément dans l'abîme. Mes enfants, soyez sur vos gardes. Il ne s'agit pas d'une petite affaire. Si vous deviez rester un jour et une nuit dans une chambre surchauffée, cela vous semblerait bien pénible: que dire

(1) Littéralement: dans son commencement, in sinem beginne, VETTER, op. cit., p. 235, 27.

(2) VETTER, op. cit., p. 235, 28: schosse har.

alors du séjour dans le feu, pendant de nombreuses années ou durant toute l'éternité (1) ?

Mes enfants : recueillez-vous en vous-même, car « *le royaume de Dieu est en vous* (2) ». Observez avec une entière application ce qui vous préoccupe et ce qui vous retient et considérez votre fond et vos inclinations habituelles. Car si l'homme demeure un ou deux ans dans un péché, ce péché s'enracine si profondément en lui que toute son application peut à peine en triompher. C'est pourquoi les jeunes gens devraient être très appliqués à veiller à ce qu'aucun péché ne pousse en eux ses mauvaises racines, et l'arracher dès le début ; ce serait facile en regard de la peine que cela leur coûtera plus tard.

3. On doit spécialement mettre toute son application à observer en quatre facultés différentes quatre défauts qui, si on ne les surveille point, donneront facilement naissance à des touffes de poils (3) mauvais et nuisibles plus qu'on ne se l'imagine.

Le premier défaut est l'inclination à jouir des choses extérieures et sensibles. Ce défaut a son siège dans le concupiscible (4). Les gens se laissent communément arrêter ici, avec quel dommage, personne ne saurait le dire... Tous les

(1) Tauler paraît ici un peu sévère. Les attaches au péché véniel, que représentent les poils du sein, sont toujours un obstacle à notre progrès, et une source de péchés véniels qui nous vaudront du purgatoire, mais elles ne nous vaudront l'enfer que si elles nous ramènent au péché mortel, ce qui n'est pas le cas fréquent chez les personnes de piété.

(2) Luc, xvii, 21.

(3) VETTER, *op. cit.*, p. 236, 22 : *da gar gerne und unpruefflichen gar schedelichen boese loecke inne wachsent.*

(4) Le concupiscible : *in der begerlicher kraft*, VETTER, *op. cit.*, p. 236, 25, est un terme de philosophie scolastique qui désigne la faculté que nous avons de désirer le bien présenté par la connaissance sensible, de nous reposer dans sa jouissance et de fuir le mal qui lui est contraire.

hommes qui voudraient bien eux aussi devenir bons, se mettent à telle ou telle pratique et restent continuellement occupés de leurs sens. Ils demeurent ainsi éloignés de la pure vérité, ne rentrent jamais en eux-mêmes, et leur intérieur leur reste aussi fermé qui si c'était une chose tout à fait étrangère, éloignée de mille et mille lieues, tandis qu'au contraire les choses extérieures et sensibles leur sont tout à fait présentes; ils restent ainsi en arrière, si étrangers à eux-mêmes qu'ils ne savent pas où ils en sont.

La seconde faculté où se manifeste le second défaut est l'*irascible* (1). On en use d'une façon tout à fait désordonnée en elle-même; c'est assurément une noble faculté qui ne devrait entrer en activité au dehors que pour les choses qui sont contraires à Dieu, mais en grand nombre d'hommes il y pousse de bien mauvais poils qui les font s'attaquer à tout, d'une façon désordonnée, obéissant à leur impulsivité et prétendant faussement agir sous une apparence de justice. On veut tout redresser : gens, manière de vivre et œuvres, et l'on se trompe soi-même en y mettant une passion, une âpre colère, un manque d'abandon qui se traduisent en reproches durs, pénibles et vexants.

Le troisième mal a son siège dans la faculté de raison; beaucoup de gens s'y arrêtent à leur grand dommage; ils se reposent en leur raison, folâtrant avec elle, et perdent ainsi, pour cette vérité de raison, la vérité vivante et essentielle. Car du fait qu'on a reconnu la vérité, on ne la possède pas encore (2), comme se l'imaginent à tort beaucoup d'hommes

(1) *L'irascible* : die zornliche kraft, VETTER, op. cit., p. 236, 33, est la faculté qu'a notre sensibilité de lutter contre tout ce qui l'empêche d'arriver au bien sensible ou de le lui ravir. Tous nos mouvements passionnels, toutes nos inclinations ou émotions de sensibilité se rattachent au *concupiscible* ou à *l'irascible*.

(2) Pour avoir la vérité et la posséder, il faut non seulement la connaître, mais l'aimer et la vivre. De la vérité de connaissance, on doit passer à la vérité de la vie, sans laquelle la première sera notre condamnation, après avoir été pour nous occasion d'amusement et d'orgueil.

qui pensent posséder la vérité dès qu'elle miroite au regard de leur raison. En fait ils en sont encore à cent lieues et ils perdent, dans la fausse apparence qu'ils se donnent devant eux-mêmes et devant les autres, le noble trésor d'une humilité descendant à fond.

Le quatrième dommage résulte de la jouissance intérieure de l'esprit. Mes enfants, ce défaut règne très fort en beaucoup d'âmes : elles se laissent séduire par de belles apparences, car elles sont attirées plus par la jouissance que par l'amour de Dieu, et cette jouissance, elles la prennent pour Dieu lui-même, et ce qu'elles pensent être Dieu est tout simplement leur joie. Que la jouissance vienne à passer, leur zèle passera aussi. Mes enfants, prenez-y garde; il arrive souvent qu'une chose vous semble venir de l'amour de Dieu, tandis qu'elle s'accompagne d'une foule d'impressions propres à exciter votre satisfaction, votre goût, votre conscience du divin, plus qu'on ne le croit, et qu'elle vous vient souvent de quelque excitation sensuelle ou de nos penchants, de la crainte de l'enfer, du désir d'être heureux qui est naturel à l'homme. Mais sachez-le : où Dieu n'est pas l'objet de l'intention, il ne sera ni le terme, ni la récompense.

Mes enfants, vous venez de l'entendre, tous ces défauts doivent être rasés avec un zèle tranchant comme l'acier, le rasoir de cette application doit être repassé sur la meule du sévère jugement de Dieu et de son immuable justice qui ne laisse rien passer d'inaperçu.

4. Mais quand les grossières fautes extérieures ont été rasées, il reste dans le fond de l'inclination, les images de l'habitude antérieure. L'homme doit les chasser au moyen des aimables représentations de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et substituant une image à l'autre (1), les attirer et les imprimer tout à fait intérieurement avec grande

(1) L'attachement à Notre-Seigneur à l'attachement des créatures.

dévotion, dans le fond de son âme, afin d'en effacer et d'y éteindre toute disconvenance (1). Puisque Dieu a donné sa parole que la pierre et l'herbe auraient la vertu de guérir beaucoup de graves maladies, quelle ne sera pas, pensez-vous, la puissance qu'a le fils de Dieu vivant de chasser toutes les maladies de l'âme, avec les images des exemples de sa sainte vie, de sa sainte passion et de sa cruelle mort?

Mais, comme l'homme ne peut rien par lui-même, il doit méditer l'adorable passion sous forme de prière, se jetant intérieurement aux pieds du Père céleste et lui demandant secours pour l'amour de son fils bien-aimé, et par chacune des souffrances particulières de sa passion, car on ne peut rien sans lui. On doit bien s'habituer aussi à ce que l'image de l'adorable passion et de l'aimable modèle de Notre-Seigneur ne sorte jamais du cœur de l'homme et n'y soit jamais remplacée par aucune image étrangère.

5. On doit ensuite élever le fond de l'âme et le vouloir foncier jusqu'aux hauteurs de la glorieuse divinité qu'il faut considérer avec une grande et humble crainte et en se reniant soi-même. Celui qui dépose ainsi devant Dieu sa ténébreuse et misérable ignorance comprend alors ce que dit Job : « *L'esprit passait devant moi* (2). » De ce passage de l'esprit, naît un grand tumulte dans l'âme. Plus ce passage a été clair, vrai, sans mélange d'impressions naturelles, plus rapide, plus forte, plus prompt aussi, plus vraie et plus pure est l'œuvre qui se fait en l'âme, la poussée qui la bouleverse, et plus claire est encore la connaissance que

(1) *Alle ungelicheit*, VETTER, *op. cit.*, p. 237, 33. Cette inégalité, cette non-conformité d'âme représente tout ce qui, en nous, s'écarte et nous écarte de la règle divine, de l'idéal, rendant nos rapports avec Dieu, avec le prochain, plus difficiles et troublant notre paix et notre égalité d'humeur. Cf. Sermon XXVIII : vol. II, p. 56-64; et note 4, *ibid.*, p. 58.

(2) Job, vi, 15.

cf. above.  
p. 17

l'homme acquiert de son arrêt sur le chemin de la perfection.

Le Seigneur vient alors en un rapide éclair; il illumine le fond et veut y être lui-même le maître d'œuvres. Dès qu'on prend conscience de la présence du maître, on doit, en toute passivité, lui abandonner le travail; toutes les facultés doivent alors se taire et lui préparer un grand silence, car toute activité et même les bonnes pensées de l'homme ne pourraient alors être qu'un obstacle. L'homme, au contraire, ne doit rien faire qu'être passif sous l'action de Dieu. Cependant, dès que l'homme est ensuite laissé de nouveau à lui-même et qu'il n'a plus conscience de l'œuvre de Dieu d'une façon sentie et reconnaissable, il doit reprendre avec une sainte application son opération propre et ses saintes pratiques. C'est ainsi que l'homme doit tantôt travailler et tantôt se reposer, chacun de la façon qu'il sent devoir l'attirer le plus puissamment vers Dieu, soit dans l'activité, soit dans le repos. Le résultat qu'on ne peut obtenir par la pure passivité, on l'obtient par la mise en œuvre des saintes images et pratiques, de telle sorte qu'on devienne *enraciné et fondé dans le saint amour, afin que vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la hauteur, la longueur, la profondeur et la largeur* (1), comme on le lit dans l'épître du jour.

6. Comprendre cela est chose impossible; mais on doit s'y attacher avec amour et dans une intention pure. Le *vouloir foncier* doit alors prendre son essor vers la *hauteur* de la Transcendance, s'élever au-dessus du monde inférieur de la sensibilité, en observant bien que Dieu, qui pourtant peut tout, ne pourrait cependant pas faire une créature si noble, qu'elle pût, d'une façon quelconque, atteindre et connaître, avec son intelligence naturelle, la sublime essence de l'être divin. Car la *profondeur* de l'abîme divin est impénétrable à toute raison. Mais on pénétrera dans cet abîme, grâce à

(1) Aux Éphésiens, III, 18.

une humilité très profonde; c'est pourquoi Notre Dame, sans rien dire du grand bien que Dieu avait répandu en elle, n'a parlé que de son insondable humilité, comme du motif pour lequel les générations la proclameraient bienheureuse, car le Seigneur a daigné considérer uniquement cette humilité (1).

Quant à la largeur de Dieu, l'homme doit la reconnaître dans la charité universelle qui consiste en ce que Dieu se donne en tous lieux, en tous pays, de toutes manières, et en toute bonne œuvre. Il n'est rien de si juste et de si universel que Dieu, rien non plus qui soit si près de notre fond le plus intime. Qui le cherchera là, l'y trouvera. Nous le trouvons aussi (2) tous les jours dans le Saint-Sacrement, dans tous les amis de Dieu, en toute créature. On doit poursuivre cette largeur avec un *vouloir foncier* appliqué, intériorisé, libre, affranchi du souci de tout autre chose, et se donner de toutes ses forces au sentiment intérieur de la présence de Dieu. C'est alors que sont données à l'homme une liberté d'esprit et une grâce transcendante qui élèvent le *vouloir foncier* au-dessus de toute image et de toute forme et le font planer sur toutes les choses créées. C'est à ce sujet que saint Grégoire dit : « Si nous voulons arriver à une certaine connaissance de l'invisible, il nous faut nous élever au-dessus du visible. »

La longueur enfin, c'est l'éternité qui ne connaît ni passé,

(1) Verset 3<sup>e</sup> du *Magnificat*, Luc, 1, 48. Le sens littéral de ce verset représente mieux encore la doctrine de Tauler sur l'humilité, que la présente citation ne le laisse entendre. La Sainte Vierge ne dit pas que Dieu a regardé sa vertu d'humilité, proposition où la Vierge semblerait se prévaloir de son humilité, mais elle dit très humblement que le Seigneur a daigné regarder sa bassesse et sa petitesse, la bassesse et la petitesse bien senties et surnaturellement connues de son néant de créature.

(2) VETTER, *op. cit.*, p. 239, 13 : *wer in do suoehen wil, der vint in och. Alle tage vinden wir in...* Il y a une mauvaise ponctuation; il faut lire : *Wer in do suoehen wil, der vint in. Och alle tage vinden wir in.*

par là qu'il veut attirer (1) et attirer à lui nos cœurs terrestres qui sont possédés de l'amour des créatures. Il veut attirer à lui la soif que nous avons des jouissances et des satisfactions de la terre. Notre âme, belle et orgueilleuse, retenue par la complaisance qu'elle prend en elle-même, par l'amour de la satisfaction temporelle de notre sensibilité, il voudrait l'attirer tout entière à lui; oui, pour qu'il soit ainsi élevé en nous, et qu'il grandisse en nous et dans nos cœurs; car pour qui Dieu a jamais été grand, toutes les créatures sont petites et les choses passagères, comme rien. Cette aimable croix est le Christ crucifié élevé d'une façon inimaginable, bien au-dessus de tous les saints, de tous les anges, au-dessus des joies, délices et félicités, qu'ils ont tous ensemble; et, comme sa véritable et essentielle demeure est au plus haut des cieux, il veut habiter en ce qu'il y a de plus haut en nous, c'est-à-dire dans notre amour et dans nos sentiments les plus élevés, les plus intimes, les plus délicats. Il veut attirer les facultés intérieures dans les supérieures, et élever jusqu'à lui les facultés supérieures avec les inférieures. Si nous faisons cela, il nous attirera nous aussi dans sa demeure la plus élevée et la plus intime (2). Car voici l'inéluctable loi : si je veux aller si haut et y demeurer, il faut que je le reçoive ici de toute nécessité, dans ce qui est mien. Autant je lui donne maintenant du mien, autant il me donnera du sien. C'est à égalité d'échange.

2. Mais, hélas! comme on oublie complètement cette aimable croix, comme on lui ferme et lui refuse l'entrée du tréfond, par l'inclination et par l'amour des créatures, amour qui, malheureusement, dans ce temps critique,

(1) Il n'est pas improbable que : *strecken*, VETTER, *op. cit.*, p. 231, 4, soit une altération de *trechen*, synonyme de *ziehen*, attirer.

(2) Au lieu de : *jungstes*, VETTER, *op. cit.*, p. 231, 16, il faut lire : *innigstes*.

règne parmi les gens de religion au point que leurs cœurs s'en vont se perdre avec les créatures!

Mes enfants! c'est le plus misérable aveuglement que le cœur et l'intelligence de l'homme puissent concevoir, et si l'on savait ce qui viendra après, ce que seront la colère et la punition de Dieu, on en sécherait d'effroi. Mais on ne s'en occupe pas. On l'accepte et on le subit, comme si c'était un jeu. C'est malheureusement devenu une habitude et on ne s'en inquiète pas. La croix devrait être un titre de gloire, et il semblerait presque que ce soit un objet de raillerie, si bien que tous les saints, s'ils le pouvaient, en verseraient des larmes de sang; et les blessures d'amour de Notre-Seigneur se rouvrent de douleur (1) parce que le cœur pour lequel Jésus a donné son aimable vie, à la fleur de la jeunesse, et sa sainte et précieuse âme, lui est pris avec tant d'effronterie, et que lui-même en est si ignominieusement chassé. Ne cessons pas de nous en plaindre à Dieu et puisse-t-il avoir pitié de cet état de choses!

Mes enfants, ne pensez pas que ce soient là des paroles qui me soient propres, non, toute l'Écriture vous dit la même chose. Ne lit-on pas dans l'Évangile : « *Personne ne peut servir deux maîtres, ou il haïra l'un et aimera l'autre* »; et encore : « *Si ton œil est pour toi un obstacle, arrache-le* »; et ailleurs : « *Où est ton trésor est aussi ton cœur* (2). » Vois donc, cher enfant, quelle part de ton cœur appartient à Dieu, s'il est, lui, ton trésor. Saint Augustin dit : « Si tu aimes la terre, tu es terre, car l'âme est davantage où se trouve son amour, que là où elle donne sa vie. » Et saint Paul :

(1) Les plaies de Notre-Seigneur ne se rouvrent pas et Dieu n'est jamais à plaindre, mais, si elles pouvaient se rouvrir et si Dieu pouvait jamais être à plaindre, ce serait à l'occasion de ce mal incomparable qu'est le gaspillage du sang de Notre-Seigneur et l'adultère des cœurs qui lui appartiennent à tant de titres et qui prostituent si souvent l'amour et la vie qu'ils reçoivent de leur Créateur et Rédempteur et qu'ils ne doivent qu'à lui.

(2) S. Matthieu, VI, 21. — XVII, 9. — VI, 21.

rieure ou intérieure, corporelle ou spirituelle. C'est ainsi que l'homme est tiré en Dieu qui peut attirer toutes choses à lui, comme il l'a dit, pourvu qu'il soit exalté.

On trouve des hommes qui portent bien cette croix extérieurement, avec de bonnes pratiques extérieures, et qui ont pris sur eux les fardeaux d'un Ordre religieux tels que : chanter, réciter des prières, aller au chœur, au réfectoire, et qui servent ainsi, de maigre façon, Notre-Seigneur, dans leur homme extérieur. Ils chantent et récitent des prières ! Pensez-vous, chères enfants, que Dieu vous ait faites uniquement pour être ses oiseaux ? (1) Il voudrait bien faire aussi de vous (2) ses fiancées et ses amies de prédilection. Ces gens portent donc ainsi la croix extérieurement, mais ils se gardent avec grand soin de la laisser entrer en eux, et ils cherchent de l'amusement où ils peuvent. Ils portent la croix, non pas avec Notre-Seigneur, mais avec Simon le roux (3) qui l'a portée par contrainte. Cependant, porter ainsi la croix est très bon : cela les préserve de beaucoup de vices et de légèreté et leur évite ainsi un redoutable purgatoire et peut-être un enfer éternel.

3. Voyons maintenant cette parole de Notre-Seigneur : « *qu'il veut attirer toutes choses à lui* ». Celui qui veut attirer toutes choses les rassemble d'abord et les attire ensuite. Ainsi fait Notre-Seigneur ; il rappelle d'abord l'homme de ses divagations au dehors et de ses dispersions, lui faisant

(1) Les oiseaux mis en cage chantent pour le maître, mais n'entrent pas dans son intimité. Simple oiseau du bon Dieu et pas toujours bel oiseau serait la religieuse cloîtrée qui chanterait l'office sans se soucier d'entrer par la prière intérieure dans l'intimité divine.

(2) M. VERTER, *op. cit.*, p. 354, 14, est une faute d'impression évidente pour *iu*. Sirauch signale que les anciennes éditions portent *euch*.

(3) Cette épithète donnée à Simon le Cyrénéen vient sans doute de ce que S. Marc, xv, 21, nous le présente comme le père de Rufus.

rassembler ses sens, ses facultés, paroles, œuvres, et à l'intérieur ses pensées, son intention, son imagination, ses désirs, ses inclinations, son intelligence, sa volonté et son amour. Quand tout est ainsi bien rassemblé, Dieu attire l'homme à lui, car il faut d'abord te séparer de tout le bien extérieur ou intérieur auquel tu t'es attachée intérieurement en y mettant pleine satisfaction. Ce détachement est une croix pénible, d'autant plus pénible que l'attachement était plus ferme et plus fort, car toute jouissance, tout amour (1) que tu as pour les créatures, si saint et si divin que cela paraisse ou s'appelle, ou veuille paraître, doit nécessairement être écarté si tu dois jamais être vraiment exaltée et tirée en Dieu.

C'est là le premier degré. Le degré inférieur, ce détachement total, est absolument nécessaire. C'est l'affaire de l'homme extérieur. Puis on élèvera la croix dans l'homme inférieur afin que l'homme soit dégagé aussi de toute jouissance intérieure, de toutes ses attaches à la jouissance que prend l'esprit dans la pratique de la vertu. Les maîtres discutent, dans les écoles, la question de savoir si on ne doit jouir d'aucune vertu, mais seulement s'en servir avec fruit et ne jouir que de Dieu seul. Ces actes de vertu ne peuvent cependant pas être sans joie, mais cela doit se faire sans recherche de satisfaction personnelle.

Mes enfants, que pensez-vous que soient cette jouissance et cette satisfaction? C'est que l'homme sache sans peine jeûner, veiller, prier, observer les règles de l'Ordre : c'est ce plaisir, de me conformer vraiment à mon Ordre (2), que Notre-Seigneur n'a pas voulu que j'aie. Pourquoi Dieu a-t-il permis que rarement un jour et une nuit ressemblent

(1) Tout amour de jouissance et non tout amour d'usage bien ordonné : Pour la distinction capitale entre la jouissance et l'usage du bien créé, voir le sermon pour l'Épiphanie et sa note 2, 1<sup>er</sup> vol., p. 184.

(2) Tauler a toujours souffert de ne pouvoir pratiquer, à cause de sa mauvaise santé, toutes les austérités de la règle dominicaine.

au jour et à la nuit qui précèdent? Pourquoi ce qui t'aidait beaucoup à la dévotion aujourd'hui ne te sera-t-il d'aucun secours demain ou même cette nuit?

Pourquoi as-tu une foule d'images ou de pensées qui n'aboutissent à rien? Chère enfant, accepte de Dieu cette croix et supporte-la; elle te deviendrait une croix bien aimable, si tu pouvais reporter ces épreuves à Dieu, les accepter de lui, en véritable abandon, et en remercier Dieu : *Magnificat anima mea. Mon âme exalte Dieu en toutes choses* (1). Que Dieu prenne ou donne, le Fils de l'homme doit être élevé sur la croix. Nos enfants sont certes pures dans leur fonds; mais elles sont encore très inclinées à s'attacher et très désireuses d'émotions religieuses, de goût de Dieu et de connaissances raisonnées. Chère enfant! laisse tout cela, applique-toi plutôt à un véritable abandon, aie davantage peur de ces choses, reconnais-toi indigne d'elles, et pense plutôt à porter la croix de la tentation qu'à la fleur de la douceur spirituelle, car l'homme doit porter continuellement une croix.

4. « Il fallait que Notre-Seigneur souffrît et qu'il entrât ainsi dans sa gloire (2). » Laisse passer ce qui, dans ton intérieur, se présente plein d'illumination ou de jouissance; ne te laisse pas dominer par ces impressions, n'examine pas de quelle nature elles sont, mais précipite-toi dans ton néant, considère ton non-être, appuie-toi là-dessus et sur rien autre chose. Notre-Seigneur a dit : « *Que celui qui veut venir après moi prenne sa croix et me suive!* (3) » Ce n'est pas avec le bien-être, c'est avec la croix qu'on suit Dieu; l'aimable saint André dit : « *Je te salue, ô croix bien-aimée, par-dessus tout, croix après laquelle j'ai soupiré de tout mon cœur. Prends-moi aux hommes et rends-moi à mon maître* (4). » Et

(1) S. Luc, I, 46.

(2) S. Luc, XXIV, 26.

(3) S. Luc, IX, 23.

(4) Leçon tirée de l'office de S. André.

il ne faut pas qu'il en soit ainsi un jour et pas l'autre; il faut que cela soit tous les jours; c'est sans cesse que tu dois t'observer toi-même en tout ce qui t'arrive extérieurement ou intérieurement, d'où que cela vienne. Compte aussi tes péchés et tes fautes. Si tu tombes soixante-dix fois par jour, recueille-toi autant de fois et reviens à Dieu. En ces conditions, tu ne viendrais pas si souvent pour cela (au confesseur) (1). Hâte-toi plutôt de t'enfoncer profondément en Dieu, que tes fautes disparaissent tout à fait de ton cœur, en sorte qu'au jour où tu viendras les confesser, tu ne saches plus les dire. Cela ne doit pas te décourager; car ce n'est pas pour ton mal que cela t'arrive, mais pour que tu reconnaises ton néant et que tu te méprises toi-même dans l'abandon et sans tristesse, dès lors que tu trouves en toi (2) une volonté bien disposée pour Dieu. Car l'homme n'est pas impeccable comme l'était Notre Dame; sois donc contente d'accepter cette souffrance et cette croix. Saint Paul dit : « *Diligentibus Deum omnia cooperant in bonum. Tout coopère au bien de ceux qui aiment Dieu* (3). » La glose ajoute : « *Même aussi les péchés* (4). » Garde le silence, et réfugie-toi en Dieu, consi-

(1) Littéralement : *alors tu ne viendras jamais si souvent pour cela : so enkeme du nie so dicke dar*, VETTER, *op. cit.*, p. 355, 35. En ajoutant : *au confesseur*, nous pensons ne donner qu'une précision de sens utile à nos lecteurs, inutile aux religieuses dont Tauler était à la fois le prédicateur et le confesseur.

(2) Littéralement : *si seulement l'homme trouve cela en lui, qu'il trouve en lui une volonté bien préparée pour Dieu : ob allein der mensche das in ime vindet das er einen quoten bereiten willen zu Gotte in ime vindet*, VETTER, *op. cit.*, p. 356, 2. Ce brusque changement de personne, témoignage indéniable d'une conférence recueillie à l'audition, est difficile à garder dans la rédaction d'une traduction fidèle de la pensée de Tauler.

(3) Rom., VIII, 28.

(4) Nous corrigeons ici le texte de VETTER, *op. cit.*, p. 356, 8 : « *och sunder : aussi en particulier* ». Cette correction est justifiée tant par le contexte que par la leçon de Vb. 2739 : *ouch sunde*. — Il s'agit de la glose ordinaire composée généralement d'extraits

service et à la disposition de la volonté du maître, et pour le servir de toutes façons. Chère enfant! le grain de blé doit mourir pour fructifier. Toi tu dois mourir à fond à ta propre volonté, et l'homme ne devrait jamais renoncer si totalement à lui-même et à sa volonté propre, que lorsqu'il se donne intérieurement à Dieu; il devrait alors se comporter comme s'il n'avait jamais eu de volonté. Une vierge, se tenant dans le chœur, chantait et disait: « Seigneur, le temps présent est tien et mien; mais quand je me recueille en moi-même, le temps est tien et n'est plus mien. » Quand l'homme veut se donner ainsi (intérieurement) à Dieu, il doit se dégager de tout et s'enfoncer dans une abnégation sans limite et totale de toute volonté personnelle.

6. L'homme est vraiment comme s'il était trois hommes: un homme animal, en tant qu'il vit selon les sens; un homme raisonnable et enfin un homme supérieur, l'homme déiforme fait à l'image de Dieu. C'est dans cet homme supérieur et intérieur que l'homme doit se recueillir, c'est avec lui qu'il doit se mettre en face de l'abîme divin, se dégager de lui-même et se livrer avec tout, à Dieu, comme prisonnier. Quant aux deux hommes intérieurs, il doit les surpasser et les dominer. C'est à ce propos que saint Bernard dit: « Autant il est dur (1) d'arracher l'homme animal avec ses jouissances sensibles aux choses qu'il a possédées avec amour (— et vous savez bien quelle pénible croix cela constitue —), autant (2) il est pénible, dit-il, de tirer l'homme extérieur dans l'intérieur, et de l'amener des choses qui se représentent et se voient, aux invisibles. »

C'est là, au fond, ce que saint Augustin appelle: « *abditum mentis* ». Que l'homme accepte, comme sa croix, toutes

(1) Nous corrigeons ici la ponctuation de VETTER qui est défectueuse, *op. cit.*, p. 357, 24: « *Her uf sprichet S. Bernhardus als hart.* »

(2) Nous continuons à corriger la ponctuation de VETTER.

les épreuves, et toutes les croix qui s'abattent sur les deux hommes inférieurs et qui lui semblent souvent devoir l'arracher au recueillement et lui être un obstacle, et qu'il confie ses épreuves à Dieu — qu'elles affectent les sens ou la raison —, qu'il laisse tout cela aux facultés inférieures et leur en abandonne le souci, pour s'élever ensuite, de toutes ses forces, au-dessus de ses misères, dans son homme supérieur, comme Abraham! (1) Celui-ci laissa le serviteur et l'âne au pied de la montagne, lorsqu'il dut sacrifier à Dieu, et il monta seul, avec son fils, au sommet de la montagne. De même laisse l'âne, c'est-à-dire l'homme animal qui est bien un âne, et le serviteur, c'est-à-dire ta raison qui est bien ici une servante, car ils ont (2) servi tous deux à conduire l'homme au pied de la montagne de l'ascension, mais ils doivent rester là. Tu laisseras donc en bas ces deux hommes et tu monteras seul avec le fils, c'est-à-dire avec le *vouloir foncier*, dans le lieu secret (3), dans le *sancta sanctorum* pour y faire ton sacrifice. Là, offre-toi pleinement; entre à l'intérieur et cache ton mystérieux *vouloir foncier* (4), ton « mens », comme l'appelle saint Augustin, dans le mystère de l'abîme divin, ainsi que le dit le Prophète dans le psaume : « *Seigneur, tu les cacheras dans le secret de ta face : abscondes eos in abscondito faciei tuae* (5). » Dans ce mystère,

(1) Gen., xxii, 5-6.

(2) VETTER, *op. cit.*, p. 358, 3, porte le pluriel : « *wan si hant her zuo gedienet.* » Vb. 2739 porte le singulier. Nous préférons la leçon de Vetter, puisqu'il est question dans la phrase suivante de ces deux hommes : animal et raisonnable.

(3) Le réduit secret de l'âme, c'est-à-dire le centre de l'âme, le « mens ».

(4) Le mot allemand : *gemut*, est, comme nous l'avons vu dans le sermon LXIV, n° 6, l'équivalent du latin *mens*.

(5) Ps. xxx, 21. Voici, dans son intégrité, le verset que Tauler continue de citer un peu plus loin : « *Abscondes eos in abscondito faciei tuae a conturbatione hominum. Proteges eos in tabernaculo tuo a contradictione linguarum : Tu les cacheras dans le mystère de ta face à l'abri du trouble qui vient des hommes ; tu les protégeras dans ton tabernacle, contre les attaques des langues.* »

l'esprit créé est ramené dans la pureté de son néant d'incrédé, où il était de toute éternité avant d'être créé, il s'y reconnaît comme Dieu en Dieu, et cependant comme étant en lui-même créature et créé, mais en Dieu toutes les choses, dans lesquelles se trouvent ce fond, sont Dieu. « Quand l'homme entre ici, dit Proculus (1), il tient pour rien tout ce qui peut tomber sur l'homme extérieur : pauvreté, souffrance, ou faute (2), de quelque genre que soient ces accidents. » C'est ainsi que le prophète dit, lui aussi : « *Tu les protégeras contre le trouble qui vient des hommes* (3). » C'est ainsi qu'on suit Notre-Seigneur comme il l'a dit lui-même ailleurs : « *Je suis* (4)  *dans le Père, et le Père est en moi, et moi en vous, et vous en moi.* »

Puissions-nous tous être ainsi tirés par Notre-Seigneur comme il a voulu tirer toutes choses après lui (5) et puissions-nous élever la croix de telle sorte que, par la sainte Croix, nous parvenions au vrai fond où nous a précédés Celui qui est mort pour nous tous sur la Croix ! Qu'à cela Dieu nous aide ! Ainsi soit-il !

(1) Dans les manuscrits Proculus ou Protulus.

(2) Pour Tauler, ainsi que nous l'avons déjà noté, les fautes dont on ne doit s'inquiéter que modérément sont les fautes qui ne sont point parfaitement volontaires et délibérées, les « *peccata quotidiana* » de saint Augustin, et non pas les fautes mortelles délibérées ; mais les néo-platoniciens et les faux mystiques de tous les temps en sont vite venus à tenir pour rien et à accepter sans lutte des désordres de sensibilité qui, ainsi acceptés, sont bel et bien des péchés mortels incompatibles avec la vie de grâce et de charité.

(3) Psaume xxx, 25 et 26.

(4) S. Jean, xiv, 10. Ici Vb. 2739 ajoute : « Celui qui me sert, me suivra ; là où je suis, sera aussi mon serviteur, il veut aussi nous indiquer où il est afin que nous ne nous égarions pas, et il dit : Je suis dans le Père... »

(5) S. Jean, xvii.

véritable et parfait dégageement de ta volonté propre, un véritable détachement et renoncement de ton libre arbitre.

5. Remarquez maintenant à propos de la main gauche, qui signifie l'humilité, comment vous devez la comprendre : Saint Augustin dit : « Celui qui vit dans l'humilité est conservé dans la souffrance. » Sachez-le, l'homme doit être réduit tout à fait à rien dans le tréfonds de son cœur, et aux yeux de tous les hommes, il doit être dépouillé, dévêtu complètement de tout soutien et de tout ce qu'il est, et cela doit alors être joué devant ses yeux, comme il arriva à Notre-Seigneur. Cela veut dire : que tu dois être à ce point raillé et méprisé, ta vie doit être à ce point méconnue et tenue pour de la folie, que tous ceux qui t'entourent te couvrent d'opprobre et cela à ta propre face et qu'ils tiennent ta façon de vivre pour une erreur ou une hérésie et la détestent de toutes leurs forces. Et quand tu en es informé et que tu t'en aperçois, tu ne dois pas dédaigner leur opinion, pensant ou te disant : « Cela s'arrangera bien, c'est un homme de telle ou telle espèce », ou bien : « il est injuste envers moi » ; mais tu dois penser que tu ne seras jamais digne qu'un homme si noble te méprise, et tu dois t'incliner et te courber sous son opinion et ne pas y prêter attention.

6. La main droite, c'est une véritable pureté : elle est clouée à la croix au moyen d'une privation librement consentie de toutes les choses qui ne sont pas Dieu et qui pourraient souiller la pureté : de toutes les jouissances sensibles.

Les pieds symbolisent une véritable obéissance, la soumission à l'autorité et à la sainte Église ; ils sont cloués sur la croix au moyen de l'abandon qui rend capable de s'abandonner de bon cœur en toute chose.

La croisée signifie un libre renoncement à ta volonté propre et un véritable détachement qui te fait supporter de bon gré toute souffrance que Dieu ou les hommes t'imposent, si lourde soit-elle, et te fait t'en réjouir et te courber allègre-

ment pour recevoir la croix. Tu pourrais me dire : « Ah ! messire, j'en suis incapable ; sachez-le, je suis de trop mauvaise santé (trop faible) ! » Tu dois te rendre compte que tu possèdes deux volontés, une volonté supérieure, une autre, inférieure, tout comme le Christ. La volonté naturelle voudrait toujours être exempte de souffrance ; mais la volonté supérieure dira avec le Christ : « *Non pas comme moi je veux, mais selon ta volonté* (1). »

7. La tête, enfin, signifie l'amour. Le Christ n'avait point de soutien sur lequel il eût pu appuyer la tête, tant il était abandonné, privé de consolation, d'amis, de secours ; il n'avait point de soutien, mais uniquement un détachement et un délaissement de Dieu et des créatures, rien que (cet esseulement qu'il exprime par les paroles) : « *Mon Dieu, mon Dieu, comme tu m'as abandonné!* (2) » Sa tête était sans aucun soutien. Si l'homme avait la charité, s'il goûtait Dieu et si alors il éprouvait le désir d'entrer en cet état (de délaissement) et goûtait cet abandon exempt de toute consolation, qu'est-ce qui pourrait alors encore le troubler ? Un homme vertueux demandait un jour « Notre-Seigneur pourquoi il permettait que ses amis souffrissent de si grands tourments. Il reçut cette réponse : « *L'homme est toujours enclin aux jouissances sensibles, jouissances pernicieuses ; c'est pourquoi j'obstrue sa route avec des épines pour que je devienne son seul objet de jouissance* (3). » La tête, qui signifie donc la charité, retombait, n'ayant pas de soutien.

8. Mes enfants, il ne peut en être autrement, quoi qu'on fasse ; l'homme doit porter une croix, du moment qu'il désire devenir un homme bon et parvenir à Dieu. Il faut alors toujours qu'il souffre, il faut qu'il soit chargé d'une croix quelconque ; s'il se déroche à l'une, il lui en échoira une

(1) S. Matthieu, xxvi, 39.

(2) S. Matthieu, xxvii, 46.

(3) Osée, ii. Citation large.

autre. Il n'est pas encore né, l'homme dont la belle parole parviendrait à te convaincre que tu ne dois pas toujours souffrir. Fuis où tu veux, fais ce que tu veux, il pourra se faire que Dieu pendant un temps place sous ta croix ses adorables épaules et t'aide à porter ton fardeau par son bout le plus lourd; et alors l'homme se sent si libre et si léger, qu'il ne lui semble pas qu'il ait quelque souffrance à supporter, ni qu'il ait jamais souffert : il n'a plus conscience alors d'aucune souffrance. Mais dès que Dieu se dégage du fardeau, ce fardeau reste à l'homme avec toute sa pesée, toute son amertume, qui paraissent intolérables. Ce fardeau, le Christ l'a porté d'abord sous sa forme la plus pénible et de la façon la plus douloureuse; et, après lui, l'ont porté tous ceux qui ont été ses amis les plus chers. Cette croix, c'est le char embrasé qui emporta Élie au ciel, après qu'il eut laissé son manteau à Élisée. Et écoutez cet exemple : il était une sœur de notre Ordre qui avait eu bien souvent le désir de voir Notre-Seigneur à l'époque où il était encore enfant. Un jour, au milieu de ses dévotions, Notre-Seigneur lui apparut sous les apparences d'un petit enfant, mais qui était enveloppé, emmaillotté d'un faisceau d'épines pointues, si bien qu'elle ne pouvait saisir l'enfant sans enfoncer hardiment les mains dans les épines pointues. Et il lui fut donné de comprendre que celui qui désirait posséder cet enfant devait être résolu à souffrir les souffrances les plus aiguës.

9. Mais il y en a beaucoup qui disent : « Oui, si j'étais pur et sans péché, si bien que je n'eusse pas mérité ces souffrances par mes fautes, elles pourraient m'être utiles. » Eh bien ! sache-le : un homme coupable et pécheur peut souffrir de la façon que j'ai dite, et cela de telle sorte que ses souffrances lui soient plus utiles et plus profitables qu'à maint autre qui serait sans péché ! C'est comme un homme qui veut exécuter un grand saut : plus il veut sauter loin, plus il recule d'abord ; il a ainsi de l'espace et un élan qui lui permettent de sauter avec d'autant plus de force : de même l'homme doit-il

alors qu'il n'est rien s'abuse lui-même. Et que chacun examine son œuvre, et qu'il trouve gloire en soi-même et non pas dans un autre, car chacun doit porter son propre fardeau, etc. (1).

Ces paroles sont de saint Paul, et toutes sont pleines de sens, mais surtout la première de l'épître : *Si nous vivons dans l'Esprit, nous devons aussi marcher dans l'Esprit* ; c'est-à-dire selon le Saint-Esprit. Car de même que notre âme est la vie de notre corps et que notre corps vit par notre âme, ainsi le Christ Esprit est la vie de l'âme, et l'âme vit par le Saint-Esprit et il est la vie de notre âme.

Voyons maintenant la parole de saint Paul : *Si nous vivons par l'Esprit, nous devons aussi marcher par l'Esprit*.

Nous devons ici distinguer trois sortes de marches : la première est notre conduite extérieure vis-à-vis de nous-même et du prochain ; la seconde s'effectue selon les exemples de Notre-Seigneur ; la troisième se fait en dehors des images (2).

2. Le texte dit : *Vous ne devez pas suivre les désirs d'une vaine gloire*. Combien de gens du monde poursuivent nuit et jour, avec une entière application, une vaine gloire, on le voit bien. Le Saint-Esprit n'est pas en eux, et ils ne sont pas les membres de Dieu, mais ils sont séparés. Dieu ne tient pas à eux. Il y a d'autres gens qui, sous une apparence spirituelle, portent des cœurs mondains et cherchent en tout leur gloire : dans les habits et les bijoux, les satisfactions de relations d'amitié, de société, de parenté, de camaraderie ou d'autres du même genre. Plus cela dure, plus c'est nuisible.

(1) Notons, à propos du mot fardeau, que chaque fautive entraîne un double fardeau : le fardeau d'inconvénients extérieurs que nous devons porter avec le pécheur, et le fardeau d'une responsabilité morale que chacun porte pour son propre compte.

(2) Le mot *image* (*Bild*) dans Tauler ne signifie pas seulement les images au sens strict du mot, les représentations imaginatives distinctes des idées, mais aussi toutes nos idées, qui sont plus ou moins dépendantes des images dont elles sont abstraites.

Le Saint-Esprit n'habite pas en eux, et ils vivent dans un état d'âme plus périlleux qu'ils ne peuvent le croire. La vaine gloire est tout ce pour quoi on veut être remarqué, honoré, aimé plus que les autres. Mes enfants! cette recherche de vaine gloire se glisse si profondément dans toutes nos bonnes pratiques, paroles, actions et conduite, que l'homme a bien besoin d'être sur ses gardes avec une entière application et de prier Dieu qu'il le préserve, car de lui-même il ne peut rien. Voilà pour ce qui nous concerne.

Quant à ce qui concerne notre conduite à l'égard du prochain, nous devons y mettre aussi de la vigilance, éviter l'esprit batailleur, ne pas nous irriter, n'affliger personne. Avant tout, l'homme doit apprendre à n'aborder personne avec dureté et amertume, mais à rester plein de charité, en esprit de douceur. Que chacun se surveille soi-même et n'afflige ni n'(épouvante) son prochain. Il en est qui nous viennent avec les gestes et les paroles les plus effrayants qu'ils peuvent trouver, et qu'on voit pour la moindre chose s'emporter terriblement et amèrement. Sachez-le en vérité, pour vous et pour les autres, où il en est ainsi, le Saint-Esprit n'est pas. Puis, lorsqu'on a mal agi, ces gens ne veulent point vous pardonner. Chacun doit examiner sa vie, mais aussi chacun doit porter le fardeau du prochain. Il faut garder l'unité du corps mystique dans le Christ, en véritable et fraternelle charité (1). Les supérieurs doivent instruire les inférieurs avec bonté et les reprendre avec charité comme notre Père saint Dominique, dont la bonté, bien que liée à un saint zèle, était si grande, que sa réprimande convertissait ses subordonnés, si pervers qu'ils fussent. C'est ainsi qu'on rendra doux, par la patience, un homme dur et difficile. Et l'on doit, d'après le mot de saint Paul, instruire les ignorants par l'exemple de la douceur. Que chacun examine comment il se comporte avec son prochain, pour ne pas détruire en

(1) Littéralement : *il doit y avoir un seul corps dans le Christ en vraie et fraternelle charité.*

lui le temple de Dieu et ne pas se mettre soi-même au ban de Dieu.

3. La seconde marche à laquelle nous devons nous appliquer est celle qui règle le développement de nos images, de notre amoureuse représentation de Notre-Seigneur, que nous devons avoir sous les yeux comme dans un miroir (à la façon d'un imagier) afin de pouvoir régler sur Lui, autant que nous le pouvons, tout ce que nous faisons. Nous devons considérer quelle patience, quelle longanimité, quelle bonté, quel silence, quelle fidélité, quelle douceur, quelle droiture, quel attachement au vrai et que d'autres vertus il a eus dans le débordement de son amour et dans toute sa vie. Cette considération doit se faire sous forme de prière; il faut, de tout son cœur, prier Dieu qu'Il nous aide à suivre ce chemin, car de nous-même nous ne le pouvons pas; il faut en appeler instamment à son inépuisable bonté, car de toi-même tu n'es, tu n'as et tu ne peux rien. Oppose la grande *disconvenance* de ta vie à la parfaite *convenance* de la sienne (1) et vois combien tu es loin de ce chemin d'amour, combien tu t'en écarter, et offre chaque jour, avec toute la dévotion possible, au Père du Ciel, la *convenance* parfaite de la vie du Christ pour la *disconvenance* de la tienne, l'innocence de ses pensées, de ses paroles, de ses œuvres, de sa vertu et de sa conduite, et sa Passion, aussi amère qu'imméritée, pour ta culpabilité et celle de tous les hommes vivants ou morts.

Mes enfants! Notre-Seigneur est si bon que celui qui saurait s'y prendre obtiendrait de Lui tout ce qu'il voudrait accomplir. Il aime tant à être prié, Il exauce si volontiers ses amis; il accordera de bon cœur la remise de toute la peine du purgatoire à celui qui se tournerait vers Lui intérieurement et à fond, de telle sorte que, de cette âme, disparaîtraient toutes les fautes, toute *disconvenance* et tout obstacle, et que tout le temps perdu serait réparé. Mais c'est Dieu

(1) Voir le sermon XXVIII, *Gleich und Ungleich*, vol. II, pp. 56-64.

qui doit donner et opérer cette conversion, et l'homme doit la demander chaque jour avec amour et humilité à Notre-Seigneur, et bien faire attention, quand il y est invité, à laisser là tout ce qui pourrait faire obstacle à l'action de Dieu et à attendre intérieurement cette action. Enfants! la prière intérieure traverse le Ciel. Quand, par ailleurs, on s'y applique à suivre les aimables pas de Notre-Seigneur Jésus-Christ : *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus* (1); car tout ce que nous pouvons vous enseigner, moi-même et tous les autres docteurs, n'a qu'un but : nous faire suivre les aimables traces des pas du Seigneur.

4. Saint Pierre dit : « *Notre-Seigneur a souffert pour nous afin que nous suivions les traces de ses pas* » (2). Jamais homme ne s'élèvera si haut, qu'il quitte les traces des pas de Notre-Seigneur. Plus haut il monte, plus il doit entrer profondément dans cette imitation et s'y enfoncer, soit dans l'action, soit dans la contemplation. Voici Mademoiselle qui arrive devant la Porte de Marc (à Cologne) et s'y assied, comme si tout était fait (3). Non, mon cher enfant, tu n'es pas encore si près du but, ce n'est pas ainsi qu'on avance. « *On doit, dit saint Paul, avoir crucifié son corps avec toutes*

(1) *Nous adorerons dans le lieu où se sont arrêtés ses pas* (Ps. cxxxI, 7). Il est sans doute probable que Tauler a traduit oralement, dans sa conférence, ce texte qui d'ailleurs n'est applicable ici que par l'analogie verbale de sa formule avec la forme de prière dans laquelle on suit, par la méditation, la vie de Notre-Seigneur. Dans le sens littéral du texte, il s'agit d'adorer Dieu là où l'Arche s'est arrêtée.

(2) 1<sup>re</sup> Épître de saint Pierre, II, 21.

(3) « *So kumet min jungfröwe von der Marporzen* », VETTER, *op. cit.*, pp. 210, 22. — *Marporze* = *Marspforte*, proprement *Marscuspforte*, *Porte de Marc*, une des portes de la ville de Cologne, aujourd'hui entre la rue Haute (Hochstrasse) et l'Hôtel-de-Ville. — Ce n'est pas tout d'arriver aux portes d'une ville fortifiée, il faut y pénétrer. — S'agirait-il peut-être du parcours d'une procession? la première halte? La *Marsporze* n'est pas loin de la Cathédrale.

*ses jouissances* » (1). On se plaint qu'il y ait des obstacles et, quand il faudrait prier, on sommeille. En vérité, mes enfants, ce n'est pas étonnant. Et on se plaint qu'on ne trouve aucune douceur; veux-tu donc chercher et éprouver de la douceur là où ton Seigneur était en grande et insupportable amertume? Ton désir de jouissance t'égaré, et t'égaré bien loin de ses traces. Cela vient de ce que tu cherches toujours ton avantage en toute chose, dans tous tes procédés et toutes tes œuvres. Non, ne cherche jamais de jouissance, ni dans les images, ni dans tout ce que peut donner la raison, mais abaisse-toi humblement et intérieurement sous le modèle du Sauveur, et regarde dans le néant que tu es; plus tu t'abaisseras, plus tu seras élevé; car ce sont ceux qui s'abaissent qui seront exaltés (2). Mets ton néant dans l'être transcendant et vois comment, à cause de toi, il est devenu ce même néant, et ne te figure pas que ta nature insurmontée ne sera pas attaquée. La perfection ne coulera pas d'elle-même du Ciel dans ton cœur. Il est des gens si friands de jouissance (spirituelle), que Dieu doit leur prendre leurs richesses. Si l'homme au contraire était abandonné, Dieu ne la lui prendrait pas, et il croîtrait en richesse. Ce qui ne coûte rien n'a pas de prix. Non, cher enfant (3), que des natures jeunes, pleines de santé et de force, indomptées, qui vivent encore dans la chair et le sang, se plaignent d'avoir tant de distractions, de mouvements, d'imaginations de toute sorte, c'est bien possible; car tu n'as pas encore bien cherché. Il te faut prendre un autre chemin pour aboutir. Ces gens sont tout à fait de la race de Simon qui portait la croix de Dieu par contrainte et non par amour.

(1) Citation large de l'Ép. aux Galates, v, 24.

(2) S. Luc, xiv, 11.

(3) Le *non* reste sans phrase correspondante explicitement développée; mais on devine, aussi bien que les auditeurs ont dû le faire, ce que ce *non* représente : *ne te plains pas de manquer de douceurs, d'éprouver des difficultés, etc., car tu n'as pas encore bien cherché.*

Chaque homme doit, par amour, reproduire, dans tout ce qu'il fait, l'image de la croix et de Jésus crucifié. Veux-tu dormir? Étends-toi sur la croix, imagine-toi, en le désirant, que le sein plein d'amour du Seigneur est ton lit; son doux cœur, ton oreiller; ses bras pleins de tendresse, ta couverture. Ses bras étendus, si largement ouverts, doivent être ton refuge dans toutes tes détresses intérieures et extérieures, et tu y trouveras une protection plus que suffisante. Lorsque tu bois ou manges, tu dois tremper chaque bouchée dans ses plaies d'amour. Quand nos sœurs chantent leurs psaumes, qu'elles déposent chaque psaume séparément dans chacune de ses plaies. Représente-le ainsi en toi et toi en Lui. Que sert, en effet, de dire simplement qu'on pense à Notre-Seigneur et qu'on le prie, si l'on n'entre pas dans le divin modèle en souffrant et en l'imitant?

5. La troisième marche se fait en dehors des images, de toute image. Mes enfants! c'est là un chemin rapide et direct, mais sombre, inconnu, solitaire. C'est de lui que parlait Job ou plutôt Dieu par Job : « *A l'homme est caché le chemin, et Dieu a enveloppé ce chemin de ténèbres* » (1). Qu'est-ce que ce chemin si ce n'est celui dont nous parlons? Ici les femmes deviennent des hommes, tandis que tous les hommes, qui ne cherchent pas à atteindre Dieu, sont réduits à néant. Mais ce chemin est bien sombre, car maintenant tout ce dont nous avons parlé jusqu'ici est retiré aux hommes et n'a plus pour eux d'attraits; le terme où ils doivent aboutir leur est inconnu; les voilà donc en grande angoisse, et le chemin est vraiment, pour eux, enveloppé de ténèbres. Saint Grégoire disait au sujet de cette parole que l'homme se trouve là privé de toute connaissance (2).

(1) Job, III, 23.

(2) S. Grégoire, *Moral.*, lib. V, cap. VII; P. L., t. 75, col. 685 : « *Tenebris homo circumdatur quia ignorantiae suae caligine premitur.* » — Les *Morales* de saint Grégoire étaient, avec les dialogues de Cassien, l'un des livres d'ascétisme les plus répandus au moyen âge. Saint Grégoire y donne du texte scriptu-

Il en est en effet beaucoup qui pensent être en bonne situation et qui, arrivés au bout de ce chemin, se trouveront en présence de la mort éternelle (1).

Enfants, pour suivre ce chemin sombre et inconnu, on doit quitter la voie large et spacieuse, car elle conduit à la mort éternelle, comme dit l'Évangile (2). On doit bien plutôt aller par la voie étroite. La voie étroite et resserrée est un tout petit sentier, et voici ce qu'est ce chemin que l'homme alors a devant soi : *la science et l'ignorance*. C'est entre elles que l'homme doit regarder attentivement avec un (seul) œil, comme le tireur regarde attentivement le point de mire qu'il veut toucher. Voilà précisément ce que doit faire l'homme dont nous parlons, fixer de l'œil l'étroit petit sentier et abandonner le chemin large. Sur ce chemin si étroit, se trouvent toujours deux petites places entre lesquelles on doit se glisser. L'une est la *science*, et l'autre l'*ignorance*. A aucune des deux il ne faut s'arrêter, mais passer à travers elles, grâce à une foi toute simple (3). Un peu plus loin sont deux autres places : la *sécurité* et l'*insécurité*, entre lesquelles on passera grâce à la sainte Espérance. En troisième lieu se présentent la *paix de l'esprit* et l'*inquiétude de la nature*. On passera entre elles encore grâce au parfait abandon. Plus loin encore on rencontre la *présomption* et la *crainte injustifiée*, on passe entre elles grâce à l'humilité.

Mes enfants ! ce sont ces chemins étroits, ces sentiers que l'homme doit observer. L'ignorance doit s'entendre de ce

raire une triple explication : historique, allégorique et morale. Quand Tauler est amené à citer un texte du livre de Job, il rapporte volontiers l'explication topique ou morale de saint Grégoire (voir Sermons LXVII, XLIX, L, LII).

(1) Tous les faux mystiques frères du Libre Esprit, béghards et autres.

(2) S. Matthieu, vii, 13.

(3) On s'arrête à la science en limitant notre connaissance de Dieu aux concepts très imparfaits que peut nous donner notre méditation théologique, on s'arrête à l'ignorance en pensant avec les agnostiques que ces concepts n'ont aucune valeur.

qui touche au fond intérieur, car pour ce qui est de l'homme extérieur et des facultés on doit savoir en vérité où l'on en est et à quoi l'on s'occupe. C'est en effet une honte pour un homme ordinaire, qu'il connaisse tant d'autres choses et ne se connaisse pas lui-même. Grâce à cette connaissance, l'homme est d'ailleurs préservé du redoutable effroi dont parle saint Grégoire. Dans la science aussi bien que dans l'ignorance, dans l'une et l'autre l'homme peut s'égarer, car la science peut l'exalter et l'ignorance le déprimer. Il faut en conséquence, dans ces deux cas, et dans beaucoup d'autres dont on pourrait écrire, se confier purement à un humble abaissement, en s'abandonnant absolument (à Dieu) pour tout ce qui peut arriver. Enfonce-toi dans ton néant et dans ta sainte foi, avec une divine et vivante espérance, et garde-toi de ces désespérances impures qui en ont fait reculer beaucoup, croyant qu'il leur était impossible d'avancer sur ce chemin, et qui ont abandonné la partie. Non, mon cher enfant, ne te laisse pas repousser en arrière, mais va de l'avant par l'amour et le désir; cherche ton soutien et ton appui, avec tendresse et affection, sur ton Dieu si bon.

Où la nature est bonne et quand la grâce s'y ajoute, la marche en avant est rapide; c'est ainsi que j'ai vu plus d'une fois des jeunes gens de vingt-cinq ans, mariés, de noble naissance, se trouvant bel et bien sur cette voie. Mais tandis que les pauvres enfants ne devraient prêter attention qu'au but à atteindre en attendant l'action de Dieu, on vient les harceler pour qu'ils s'en aillent gagner leur pain. Ce faisant, il se peut qu'ils négligent de grandes choses. C'est bien délicat d'avoir affaire à des gens qui marchent sur ce sombre chemin; ils peuvent facilement s'égarer (1).

Mes enfants! (dans l'œuvre) de ces hommes, il y a trois

(1) Tout ce paragraphe est d'une très grande importance pour la question de l'inauthenticité du livre *De la vie pauvre*. D'après Tauler, ni l'âge — *Junger lüte* — ni l'état de mariage — *in der e* — ni la richesse — *edel von gebürten* — ne constituent des obstacles insurmontables à la perfection.

choses à considérer : 1<sup>o</sup> c'est Dieu qui opère toutes leurs œuvres en eux, dans la mesure où ils se sont abandonnés à Lui et, sous ce rapport, ces œuvres sont tout à fait bonnes et louables. D'autre part, quand l'homme s'est enfoncé de toute son âme en Dieu et qu'il coopère avec Dieu en lui et l'aime et le désire, les œuvres sont encore bonnes. Il y a une troisième alternative : l'homme peut se tourner vers ces œuvres avec quelque jouissance et avec complaisance, en s'y attachant, en les attribuant à sa propre nature : ceci est tout à fait mauvais, anéantit le bien et, ce faisant, l'homme augmente et prolonge pour lui les ténèbres. Ces ténèbres mettent la nature en grande angoisse et en grande inquiétude, car l'homme se trouve ici entre deux états d'âme : entre celui où l'on se sert d'images et celui où l'on n'en n'use plus. Tout ce dont nous avons parlé plus haut lui est enlevé et n'a plus pour lui aucun attrait ; et ce qui lui plairait, ce qu'il cherche, il ne le trouve plus, et il en résulte pour lui une grande et forte angoisse et anxiété. Cette angoisse en fait courir beaucoup (en pèlerinage) à Aix-la-Chapelle, à Rome, (les pousse à entrer) parmi les mendiants ou dans les ermitages, et plus ils courent, moins ils trouvent. Un certain nombre se rejettent sur les images de la raison, jouent avec elles, parce qu'ils ne veulent pas supporter cette angoisse. Et de cette façon ils tombent dans les bas-fonds. Ah ! mes chers enfants, les hommes aimables qui savent supporter jusqu'au bout cette solitude pleine de ténèbres y deviennent les plus aimés et les plus nobles de tous les hommes. Il est vrai, mes enfants, que, pour cela, la nature doit mourir de maintes morts.

Un disciple vivant dans une forêt avec son maître demandait à celui-ci ce qu'il devait faire. Le Père répondit : « Va, assieds-toi dans ta cellule, et crie sans cesse avec le prophète : *Mes larmes étaient mon pain jour et nuit, quand chaque jour on me disait : Où est ton Dieu?* (1) » Enfants, l'homme doit.

(1) Ps. xli, 4.

se tenir ferme et inébranlable sur les aimables traces (des pas de Notre-Seigneur), dont nous avons parlé tout à l'heure. Ainsi doit-il en être, car à quoi sert de beaucoup penser (à Notre-Seigneur), si l'on ne marche pas à sa suite? Mes enfants! les hommes qui imitent ainsi Notre-Seigneur ne marchent pas oisifs.

6. Mais ces hommes, où donc abordent-ils? Comment cela finit-il? Voici : en un instant bien court, avec la soudaine rapidité d'un éclair, le Seigneur vient et leur apporte le bien caché; là, tout leur est découvert dans la lumière merveilleuse, les éclairs et la clarté lumineuse qui illuminent leur fond intérieur, toute la mystérieuse vérité (1). Ils apprennent alors où et comment le Seigneur les a conduits à travers les sombres chemins, et comment il les a amenés à la lumière et les dédommage ici de toute leur longue attente et de leur souffrance. L'homme alors a plus besoin que jamais de se plonger profondément dans l'abîme de l'humilité, en parfait abandon. Plus il s'abaisse profondément et sans mesure, plus Dieu le prend intérieurement, lui et toutes ses œuvres, et plus il l'enrichit de ses dons, faisant d'une manière surnaturelle les œuvres de cet homme.

Puis-ions-nous tous suivre Notre-Seigneur dans cette voie ténébreuse, afin qu'il puisse nous amener à la vraie lumière! Qu'à cela Dieu nous aide! Ainsi soit-il!

(1) Ce mot à cette place prête à équivoque : la mystérieuse vérité est-elle la clarté qui illumine tout, ou bien est-elle elle-même l'objet découvert? L'équivoque est dans le texte original; nous l'y laissons, parce qu'en réalité la mystérieuse vérité est l'un et l'autre, la lumière qui révèle et l'objet qui se révèle.

ges, et cependant votre Père du ciel les nourrit, n'êtes-vous donc pas meilleurs qu'un d'entre eux? Je vous le dis : vous ne devez pas avoir souci pour votre vie, de ce que vous mangerez, ni pour votre corps, de quoi le vêtirez. Vous ne devez donc pas dire : que mangerons-nous? ou que boirons-nous? ou de quoi nous vêtirons-nous? Car ce sont les hommes (du monde) qui poursuivent ces choses-là. Mais votre Père céleste sait bien que vous avez besoin de tout cela, et c'est alors qu'il dit d'un ton de reproche : *O hommes de peu de foi, de quoi vous inquiétez-vous? Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.* »

Mes enfants! il avait dit auparavant que personne ne peut servir deux maîtres : Dieu et la richesse; que si l'on aime l'un, il faut nécessairement haïr l'autre. Ces paroles renferment des choses merveilleuses et inconcevables. Nous devrions bien nous mettre cet évangile devant les yeux; il devrait être notre *Pater noster*. Comme Notre-Seigneur nous enseigne ici clairement la vérité, en paroles dont le sens est manifeste et avec de bonnes et claires comparaisons! Et il nous défend tout souci au sujet des choses périssables en nous disant : *Qui de vous, à force de soucis, peut ajouter quelque chose à la longueur de son corps, âmes de peu de foi?* Mes enfants! Vous voyez bien à ce discours combien les gens du monde vivent, en général, peu en conformité avec la vérité! Sous ce souci, se cache un vice : c'est la fâcheuse avarice, un des sept péchés capitaux. Ce péché cause, sans qu'on le remarque, le plus grand dommage qui soit sur terre.

2. Que chacun considère et voie quels prodiges on fait, combien de travail, d'application, de temps, d'habileté on emploie à faire des projets contre son prochain et à les réaliser. Ah! celui qui voudrait épuiser ce sujet n'en finirait pas! Donnez-moi cependant la permission de vous en parler un peu. Remarquez comment il se fait que si peu de gens osent se confier à Dieu qui cependant peut tout, et comment on se met en souci, on s'affaire, on travaille, et comment

chacun fait comme s'il devait vivre éternellement. Tout cela vient de ce fond (avarice). Si on y regardait de près, on serait effrayé de voir comme, en toute chose, l'homme cherche son bien personnel, aux dépens de tous les autres hommes, dans les paroles, les œuvres, les dons, les services; c'est toujours son bien personnel qu'il a en vue, joie, utilité, gloire, services à recevoir, toujours quelque avantage pour lui-même; voilà ce qu'on recherche et poursuit partout dans le service de Dieu et dans les créatures. Ce vice a jeté des racines si profondes, que tous les coins de l'homme en sont complètement remplis. L'homme ne voit (1) que les choses terrestres à la façon de la femme courbée dont nous parle l'Évangile (2), qui était tout inclinée vers la terre et ne pouvait pas regarder en haut. Pauvre aveugle que tu es, religieux quant à l'apparence et non point en vérité, pourquoi ne pas avoir confiance en Dieu qui t'a fait tant de bien et qui t'a délivré du souci empoisonné d'un monde méchant et perfide? Pourquoi ne pas penser qu'il te donnera aussi ces misérables petites choses que réclament tes besoins? N'est-il pas lamentable qu'une religieuse soit nuit et jour préoccupée de mettre toute son application, tout son amour, tout son empressement à faire ses petites œuvres (personnelles), à sa quenouille et son filage ou à quelque ouvrage que ce soit, de telle sorte qu'elle peut à peine arriver à penser à Dieu sans mélange et à considérer son propre cœur? Du moment que ce qu'elle a entre les mains marche à souhait, elle n'a plus aucun souci d'aspirer aux choses éternelles, mais elle se contente du strict nécessaire à l'égard de Dieu, tandis qu'elle met sa jouissance dans ces choses (de la vie inférieure) et se laisse arrêter par ces misérables bagatelles aussi pleinement que les mondains par leurs grandes affaires. Notre-Seigneur dit qu'on ne peut pas servir deux maîtres, Dieu et la richesse; mais *cherchez d'abord*, c'est-à-dire avant tout et

(1) Dans Vb. nous avons : *recherche*.

(2) S. Luc, XIII, 11.

par-dessus tout, le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera jeté en surcroît. Il ne dit pas : vous sera donné, mais vous sera jeté en surcroît, comme pour dire que cela ne mérite pas de s'appeler don. C'est pourquoi il dit : vous sera jeté en surcroît. Combien on poursuit, aime, et recherche ces choses viles et inutiles ! Combien vous les aimez, vous les cherchez, tant en secret qu'ouvertement ! Quel souci l'on en prend ! comme on les désire et les amasse de façon désordonnée ! ce serait un sujet inépuisable ; je n'en veux plus parler.

3. Or, saint Pierre dit : « Jetez tout votre souci en Dieu, car lui-même prend soin de vous (1). »

Le souci des choses extérieures cause à l'homme un triple dommage. D'abord il aveugle la raison et l'intelligence, puis il éteint le feu et l'amour, lui enlevant son zèle et son ardeur ; enfin il obstrue et barre la voie intérieure qui conduit vers Dieu, tout comme un mauvais brouillard ou une épaisse fumée qui en s'élevant nous coupe la respiration. Cette sollicitude vient des péchés et du défaut d'avarice. Prenez bien garde à ce qui vous préoccupe, tant que vous êtes dans la vie du temps, et cherchez le royaume de Dieu, de façon à le trouver et à le découvrir où il est caché, dans le fond de l'âme : c'est là qu'on le gagne (2). Il y faudra sûrement beaucoup de luttes, car on ne le trouve jamais en vérité, avant que ce défaut-là (l'avarice) ne soit tombé, et cela ne se fait pas en un jour. Ce dont l'homme doit acquérir la pleine possession, il doit le conquérir par le travail ; avant qu'on ait détourné l'homme extérieur de l'amour des choses périssables et du souci extérieur, il faut y avoir travaillé avec une application avertie. Elle est en effet mystérieusement fixée dans la nature, dans le fond de la vie animale, l'inclination

(1) S. Pierre, v. 7.

(2) VETTER, *op. cit.*, p. 361, 5, porte : *und wirt verderbet*. — Vb. dit : *und wirt verdemptet* (correction de *virident*). Cette dernière variante est celle qui nous offre quelque sens plausible.

qu'a l'homme à chercher son avantage en toutes choses, dans les paroles, les œuvres, les manières de vivre et d'agir, les services (rendus) et l'amitié. C'est parce que cette misérable recherche de la nature fait sentir partout son action cachée, qu'on peut encore, même au service de Dieu, avoir pour soi quelque chose : consolation, lumière, goût et sentiment du divin. On veut toujours avoir quelque avantage (et l'on recherche aussi) quelque témoignage d'intimité (1). On doit beaucoup souffrir dans la sainte foi chrétienne, voilà ce que Dieu te donne volontiers *propter retributionem*. Fais de grandes œuvres et exerce-toi en toutes sortes de bonnes vertus; Dieu t'en récompensera grandement, pour autant que tu te gardes de juger ton prochain et que tu ne te tiennes pas pour meilleur qu'un autre; car si tu te laissais aller à tes jugements, je ne sais vraiment pas si quelque récompense te serait accordée. Mes enfants! gardez-vous de cette recherche subtile de la nature qui nous fait poursuivre dans de bonnes et religieuses pratiques quelque avantage matériel et temporel. Cela ressemble à la simonie que la sainte Église condamne plus qu'aucune autre faute, et qui est en opposition complète avec la justice. Car Dieu est par nature la vraie fin de toutes choses, et tu mets à sa place, comme fin de ton œuvre, une chose mauvaise, vile et périssable. Nous devons chercher la justice de Dieu, et cette manière de faire est contraire à cette justice.

4. Mes enfants! veillez à ce fond qui est en vous, et ne cherchez que le royaume de Dieu et sa justice; c'est-à-dire ne cherchez que Dieu, qui est le vrai royaume. C'est ce royaume que nous désirons et que chaque homme demande tous les jours dans le *Pater noster*. Mes enfants! le *Pater noster* est une prière bien élevée et bien puissante. Vous ne savez pas ce que vous demandez. Dieu est son propre

(1) La variante de Vb. (rappelée par celle de S.) nous paraît la bonne : *reimelich(es)* y remplace *himetrich* de VETTER, *op. cit.*, p. 361, 16.

royaume. C'est en ce royaume que règnent toutes les créatures raisonnables; c'est le terme de leurs mouvements et de leurs inspirations. C'est Dieu qui est le royaume que nous demandons, Dieu lui-même dans toute sa richesse. Dans ce royaume, Dieu devient notre Père, et nous prouve sa fidélité paternelle et sa puissance de père. Du fait qu'il trouve place en nous pour son opération, le nom de Dieu est sanctifié et magnifié et connu. Sa sanctification en nous, c'est qu'il puisse régner et faire son œuvre parfaite en nous; c'est alors que sa volonté se fait ici sur la terre, comme là-haut dans le Ciel. C'est-à-dire en nous comme en lui-même, dans le Ciel qu'Il est lui-même. Hélas! combien de fois, après être arrivé jusqu'ici et s'être donné à la volonté (de Dieu), on se reprend tout aussi vite et l'on s'en sépare! Recommence de nouveau à te donner à Dieu, livre-toi prisonnier à la volonté divine, dans un parfait abandon et une parfaite confiance à cette puissance paternelle qui peut tout, que tu as expérimentée si souvent avec tant d'évidence et que tu éprouves encore tous les jours et à toute heure. N'oses-tu donc pas t'abandonner à elle? Cherche sa justice; sa justice, c'est qu'Il demeure en ceux qui le cherchent intérieurement, qui le poursuivent et s'abandonnent à lui. C'est dans de tels hommes que Dieu règne. Pour ceux qui s'en tiennent à Dieu en parfait abandon, et se confient à lui, plus de soucis désordonnés. Ce n'est pas cependant qu'on doive tenter Dieu; on doit au contraire apporter une sage et raisonnable prévoyance à ordonner toutes choses comme il convient, pour nous et pour le prochain, pour notre service et celui de la charité commune, à faire en bon ordre et intelligence tout ce qui se présente. Mais le même bien divin, qu'on cherche (dans la passivité) à l'Église, on doit le chercher encore en toute activité: qu'on travaille, qu'on parle, qu'on mange, qu'on boive, qu'on dorme ou qu'on veille. Cherche en tout cela le bien divin, et jamais le tien.

A cette vérité, que Dieu n'abandonne personne de ceux qui se confient à lui, on pourrait objecter qu'il laisse souvent

cependant de braves gens souffrir de grosses infirmités. Il fait cela, comme le dit l'évêque Albert, pour trois raisons : 1<sup>o</sup> parce qu'il veut éprouver si l'homme n'hésite pas à croire et à se confier à lui ! Dieu laisse ainsi souvent l'homme tomber dans la détresse, afin de lui apprendre l'abandon et aussi afin que l'homme, tiré de sa souffrance par le secours divin, reconnaisse Dieu et son amitié et son aide, qu'ainsi croisse son amour et sa reconnaissance, et qu'il s'approche davantage de Dieu et lui devienne plus cher ; 2<sup>o</sup> pour lui diminuer son purgatoire ; 3<sup>o</sup> ou bien encore pour le jugement de ceux qui pourraient porter remède à ce mal et qui ne le font pas.

5. Chère enfant ! cherche donc tout d'abord le royaume de Dieu, c'est-à-dire Dieu purement et simplement, rien autre chose. Quand tout attachement aura été rejeté, la volonté de Dieu se fera sur la terre comme au Ciel, de même que le Père l'a voulu (1) de toute éternité au Ciel, c'est-à-dire dans son Fils. Quand l'homme se tient en ces dispositions, ne recherchant, ne voulant, ne désirant que Dieu, il devient lui-même le royaume de Dieu et Dieu règne en lui. Dans son cœur trône alors magnifiquement le roi éternel qui le commande et le gouverne, le siège propre de ce royaume est dans le plus intime du fond (de l'âme). Quand l'homme, par tous ses exercices, a entraîné l'homme extérieur dans l'homme intérieur et raisonnable, quand ensuite ces deux hommes, c'est-à-dire les facultés sensibles et celles de la raison, sont pleinement ramenées dans l'homme le plus intérieur, dans le mystère de l'esprit, où se trouve la véritable image de Dieu, et quand l'homme ainsi recueilli s'élance dans l'abîme divin dans lequel il était éternellement en son état d'incrété, alors, si Dieu trouve l'homme venant à Lui en toute pureté et détachement de ce qui n'est pas Dieu, l'abîme divin s'in-

(1) Vb. porte *gewolt* au lieu de *gewalt*, VETTER, *op. cit.*, p. 363, 1<sup>o</sup>. Cela peut être une forme du même mot ou être le participe de *wollen*.

cline et descend dans le fond purifié qui vient à Lui, et il donne au fond créé une forme supérieure et, par cette forme supérieure de vie, il l'attire dans l'incrété, de telle sorte que l'esprit n'est plus qu'un avec Dieu. Si l'homme pouvait se voir en cet état, il se verrait en telle noblesse qu'il croirait pleinement être Dieu et qu'il se verrait cent mille fois plus noble qu'il ne l'est en lui-même. Il verrait toutes ses pensées, toutes ses intentions, toutes ses paroles et ses œuvres, toutes ses pratiques (1) et aussi celles de tous les autres hommes; tout ce qui est jamais arrivé, tu le connaîtrais à fond, si tu pouvais arriver à ce royaume et dans cette noblesse; là, tu oublierais et perdrais toute sollicitude. Voilà le royaume qu'on doit chercher tout d'abord ainsi que sa justice, de telle sorte qu'on le prenne comme le vrai but de toutes nos intentions, dans toutes nos œuvres, sans y rien ajouter, et qu'on se confie en lui. De même que Dieu ne peut jamais trop aimer les hommes (2), ainsi l'homme ne peut jamais trop se confier à Dieu, à la condition toutefois que sa confiance soit de bonne façon et qu'il rejette tout souci, comme Dieu l'a dit.

6. Saint Paul dit cependant : *vous devez avoir souci de garder l'unité de l'esprit dans le lien de la paix* (3). Mes enfants! la paix qu'on trouve dans l'esprit et dans la vie intérieure mérite bien qu'on s'en soucie; car c'est dans cette paix qu'on trouve tout ce que nous avons dit; c'est là qu'on trouve et découvre le royaume et la justice. L'homme ne doit se laisser enlever cette paix par personne, quoi qu'il arrive : dommage ou profit, honneur ou affront. Maintiens toujours l'homme intérieur dans la vraie paix, dans le lien de la paix, c'est-à-dire dans une charité qui s'étende à tous et reste

(1) Au lieu de *wissen*, VETTER, *op. cit.*, p. 363, 18, Vb. porte *wisen*.

(2) Vb. porte *geminnen* au lieu de *gewinnen*, VETTER, *op. cit.*, p. 363, 24. Voir A. CORIN, dans *Neophilologus*, 1922, p. 35.

(3) Lettre aux Éphésiens, ch. iv.

entière pour chacun. Aimez tout le monde comme vous-même. Proposez-vous l'amoureux modèle de Notre-Seigneur Jésus-Christ et considérez l'œuvre de sa charité qui l'a fait souffrir comme aucun saint et aucun homme n'a jamais souffert. Il a été, chaque jour de sa vie, plus dénué de consolation qu'aucun homme; il a fini dans la mort la plus cruelle dont jamais homme soit mort, et au milieu de toutes ses souffrances, ses facultés supérieures n'étaient pas moins heureuses qu'elles le sont maintenant (1).

Ceux donc qui le suivent bien réellement dans le plus véritable dénuement de consolations extérieures, dans une véritable misère extérieure et intérieure, sans aucun appui (créé), et qui se gardent de tout attachement et de toute usurpation du bien divin, voilà ceux qui arrivent, par le chemin le plus noble et le plus pur, jusqu'à ce degré de vie où le royaume est découvert et trouvé; et la justice de ce royaume consiste à (le) trouver en marchant sur les vraies traces du parfait abandon, du manque de consolation, dans la pauvreté volontaire de l'esprit, dans l'indigence.

Pour que nous puissions tous chercher ce royaume de telle façon que nous le trouvions en vérité, il faut nous perdre nous-même, ainsi que tout souci étranger (à Dieu), car Notre-Seigneur dit : « *Qui perd sa vie la sauvera* » (2). Cela se fait quand l'homme se renonce lui-même en tout ce quoi il se trouve (cherchant son intérêt), intérieurement ou extérieurement. Qu'à cela nous aide tous Celui qui par amour pour nous s'est perdu lui-même!

(1) A raison de la vision béatifique dont Notre-Seigneur a joui dans le fond de son âme, même pendant sa Passion, alors que ses facultés inférieures étaient dans la désolation.

(2) S. Matthieu, x, 39.

---

*nés et fondés dans la charité, en sorte que vous puissiez comprendre avec tous les saints quelle est la largeur, la longueur, la hauteur et la profondeur, et que vous puissiez (re)connaître la sublime charité du Christ, pour être remplis de toute la plénitude de Dieu. »*

Ces paroles sont si riches et si pleines de signification, que nous n'avons pas besoin de consulter ou d'avoir recours aux livres (qui les commentent).

Lorsque Monseigneur saint Paul écrivit cette épître, il était prisonnier et désirait que ses amis ne s'en attristassent point, comme s'il disait : Si c'était une douleur pour certaines personnes de me savoir prisonnier, j'en serais vraiment peiné et, par cette douleur, mes amis n'augmenteraient pas d'une goutte mon affection pour eux. Et, dans sa captivité, saint Paul enseignait à ses amis le chemin de l'abandon; c'est-à-dire qu'ils ne devaient s'attrister ni de cela, ni de rien; car certains hommes souffrent plus de la souffrance de leurs amis que de leurs propres souffrances et ils pensent que ce désintéressement les excuse, mais c'est à tort. Aussi l'apôtre voulait-il qu'ils gardassent en toutes choses le parfait abandon, car c'est le parfait abandon qui nous dispose à recevoir toutes les grâces (1), toutes les faveurs et toutes les vertus que Dieu a jamais données ou donnera jamais, toutes grâces et tous biens. Saint Paul voulait qu'ils fussent sans tristesse, car la tristesse est un gros obstacle, elle étouffe la vie, assombrit la lumière, éteint la flamme de l'amour. Et c'est pourquoi saint Paul dit : « *Gaudete, réjouissez-vous en Notre-Seigneur en toute circonstance, je vous le répète : réjouissez-vous* (2). »

2. Saint Paul dit donc : *Je fléchis mes genoux*; c'est des genoux intérieurs qu'il parle, et non pas des extérieurs; car

(1) Au lieu de *gebürte*, VETTER, *op. cit.*, p. 365, 8, Vb. porte *genaden* : grâces.

(2) Phil., IV, 4.

l'intérieur a cent mille fois plus d'étendue, de largeur, de profondeur et de longueur que l'extérieur. Les jambes sont nos soutiens extérieurs. L'homme doit donc incliner devant Dieu tout son pouvoir; il doit incliner pleinement tout ce qu'il est et tout ce qu'il peut, sous la main puissante et sous la force de Dieu, et reconnaître à fond son néant de nature et son néant d'inclination au péché; néant de nature et néant d'inclination au péché, car cette inclination nous mène au néant (1). Cette genuflexion nous enseigne à pratiquer une vraie soumission et un parfait abandon, une attitude passive et le détachement sous l'action de Dieu, et à ne nous en rien attribuer. Ces trois dispositions sont vraiment comme trois sœurs vêtues d'une même robe qui est la véritable humilité. L'homme doit se tenir en parfaite égalité d'humeur dans la joie comme dans la souffrance, dans la gloire comme dans la privation, dans la contrariété comme dans l'agrément, en recevant chaque chose de Dieu et non pas des créatures.

L'homme est pour ainsi dire composé de trois hommes : le premier homme est l'homme extérieur; celui-là, on doit le contraindre tant qu'on peut à s'abandonner et à le tirer plus avant dans le second homme qui est intérieur (2). Ce second homme est l'homme de raison. Cela veut dire que l'homme extérieur ne doit pas agir et opérer au dehors, si ce n'est d'après les indications de l'homme de raison et non pas d'après les instincts de la vie animale. Une fois que le second homme, l'homme de raison, est arrivé au parfait et passif abandon et ne s'attribue plus ses œuvres, qu'il se tient en son pur néant, laisse Dieu être maître et seigneur (3), alors le troisième homme se trouvant ainsi en parfaite dispo-

(1) Vb. 2739 dit : *Le néant naturel, c'est que nous ne sommes rien par nature; le néant d'infirmité, c'est que Dieu nous a créés de rien.*

(2) Nous complétons ici l'édition de VETTER, *op. cit.*, p. 365, 30-32, par le manuscrit de Vienne.

(3) Voilà la passivité.

sition se dresse de toute sa hauteur et, n'étant plus empêché par aucun obstacle, il peut revenir à son origine et à l'état d'incréd, dans lequel il a été de toute éternité, et il se tient là sans le secours d'images et de formes particulières, dans une parfaite passivité (1). Là, Dieu lui donne selon la richesse de sa gloire. Et c'est de cette façon que l'homme est fortifié avec les vertus, quant à l'homme intérieur (2). Et qu'il vous donne de voir le Christ habiter dans votre cœur. Enfants, comprenez bien ces paroles : habiter par la sainte foi. Voilà ce que cela signifie : de même que la bouche dit extérieurement : *Credo in Deum. Je crois en Dieu le Père Tout-Puissant*, de même ces hommes font intérieurement le même acte de foi de façon beaucoup plus haute, en sentant et en goûtant cette foi. C'est comme si un enfant de six ans et un docteur de Paris récitaient le même *Credo* ; bien que leur *Credo* fût le même, il serait cependant compris bien inégalement par l'un et par l'autre. C'est ainsi que ces hommes ont, dans l'homme intérieur, une foi toute de lumière, de clarté et de discernement. Mais, dans le troisième homme, dans l'homme supérieur et caché, ils ont cette même foi, au-dessus de la lumière dans des ténèbres sans discernement, au-dessus des images, des formes, et des distinctions, dans une simplicité toute simple (3).

3. Ces gens ont donc une foi goûtée, sentie et savourée, et saint Paul dit : *Qu'il vous donne de voir le Christ habiter dans votre cœur*. Christ veut dire onction. Quand Dieu trouve le fond ainsi préparé et tourné vers lui, le Christ onction s'y

(1) Nous corrigeons VETTER, *op. cit.*, p. 366, 6 : *lidikeit* par *ledikeit*.

(2) Eph., III, 16.

(3) Ce n'est pas la connaissance analytique, l'expression en concepts et en images des vérités de la foi qui progresse, c'est la perception intime vivante et affective de la réalité divine que nous bégaient ces concepts ; et cette perception de sens intime ne saurait se dire en concepts analysés.

répand et y habite de telle sorte, que ces hommes deviennent si profondément doux et suaves, qu'ils ne sont plus capables de ressentir aucune dureté (de cœur). Dans le fond où se trouvent les trois vertus d'abandon, de passivité et de détachement du bien divin (1), l'onction du Christ coule sans cesse et rend le fond suave et doux. Si ces hommes pouvaient eux-mêmes se transformer en onction qui pût se répandre en tous, ce serait leur joie. Leur charité devient si expansive, si large; elle embrasse tout dans son amour et voudrait rendre tous les hommes heureux, à l'exemple de saint Paul qui était Gentil avec les Gentils et Juif avec les Juifs, afin de gagner tous les hommes, et à l'exemple aussi de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui mangeait avec les pécheurs et les fréquentait. Le baume du Christ les pénètre de la douceur d'une charité universelle.

4. L'apôtre dit ensuite : « *Afin que vous soyez enracinés et fondés dans la charité.* » Mes enfants! aspirez de toutes vos forces à être enracinés et fondés dans la charité. Plus l'arbre est profondément enraciné et planté, plus il croît en hauteur et en largeur étendant ses branches tout autour de lui. Hélas! combien on verra d'arbres qui paraissent forts et qui ont apparemment bien fleuri, s'abattre et tomber de tout leur poids quand viendront les grands vents! Notre-Seigneur dit : « *Tous les plants que mon Père n'a pas plantés seront arrachés jusqu'à la racine* (2). » Veillez à ce que vous soyez enracinés et fondés dans la charité, afin que vous puissiez comprendre, avec tous les saints, quelle est la largeur, la longueur, la profondeur et la hauteur. La largeur en Dieu (3) signifie qu'on doit trouver sa présence en tout lieu, en toute

(1) Littéralement : *non-attribution, unanmenlicheit*, VETTER, *op. cit.*, p. 366, 29.

(2) S. Matthieu, xv, 13.

(3) Le manuscrit 114 d'Engelberg, VETTER, *op. cit.*, p. 367, 12, a une lacune que nous comblons ici par les manuscrits Vb. et S.

pratique, en toute œuvre. Saint Augustin dit : « Homme, tu ne peux te soustraire à sa présence; si tu le quittes, quand il te montre un visage amical, bienveillant, plein d'amour, tu le retrouveras avec un visage terrible, courroucé, plein de colère, réprobateur. Cette largeur n'a pas de limite en Dieu. Considérée en nous, cette largeur représente l'universalité de notre charité. En ces temps mauvais cette charité est bien éteinte, c'est partout une charité qui a des réserves (1). Non, ma chère enfant, que ta charité soit tout entière commune à tous, aussi vaste qu'elle peut être. La charité universelle embrasse tout dans son amour. Si elle pouvait se donner à tous les hommes, elle le ferait bien volontiers; à l'exemple de notre père saint Dominique qui voulait se vendre lui-même pour que, avec l'argent, on vint au secours de ceux qui étaient dans le besoin. On doit toujours agir par amour, et tout y enfermer, si on peut.

Vient ensuite la *longueur*. Elle signifie que nous devons nous recueillir dans l'instant de l'éternité où il y a une durée sans passé et sans futur, où tout est immuable, où les saints, dans l'éternité, connaissent et aiment ce même bien dont Dieu jouit et qui fait aussi leur jouissance. Partageons leur opération, prenons délicieusement nos ébats parmi eux, sans cesse, tour à tour agissant et jouissant, dans la mesure où cela est possible ici-bas.

Quant à la *profondeur* qui est en Dieu, c'est un tel abîme qu'aucune intelligence créée, pas même l'âme de Notre-Seigneur Jésus-Christ, ne peut l'atteindre et la pénétrer (2); elle

(1) Vb. ajoute : *chacun (aimant) son frère, son Ordre, son couvent : partout c'est une charité partielle.*

(2) S. Thomas, *Summa Theologica*, III<sup>e</sup> P., q. x, a. 1 : « Est autem impossibile quod aliqua creatura comprehendat divinam essentiam... et ideo dicendum quod anima Christi nullo modo comprehendit divinam essentiam » : « Il est impossible qu'une créature comprenne l'essence divine... et par conséquent il faut dire que l'âme du Christ n'a pu d'aucune manière (même par la vision béatifique) comprendre l'essence divine. »

ne peut être atteinte et épuisée que par elle-même. Cette profondeur, les hommes doivent la poursuivre et la rejoindre avec leur profondeur à eux, c'est-à-dire avec l'abîme insondable d'un anéantissement de soi-même sans limite. Cela veut dire que s'ils pouvaient devenir pleinement un pur néant, cela leur semblerait juste et convenable. Ce sentiment vient de la profondeur et de la connaissance de leur néant, c'est-à-dire qu'ils se mettent au rang des pécheurs aveuglés et corrompus, et ils ont, de leur aveuglement, un chagrin plein d'angoisse vivement ressenti, une souffrance très profonde et une (grande) compassion (1). Leur profondeur est vraiment un abîme, elle les attire dans le fond de l'enfer, en ce sens que, si c'était possible et si Dieu en avait ainsi ordonné — ce qui n'est pas —, ils accepteraient par amour de rester seuls en enfer, s'ils pouvaient ainsi en faire sortir tous ceux qui y sont. Mais personne ne doit faire cela, ni même y penser, fût-ce par manière de prière, car ce serait contre l'ordre divin : mais c'est la charité et l'humilité qui les mettent en cette ivresse, comme l'aimable saint Paul qui exprimait ce souhait : *Seigneur ! efface-moi du livre de vie, afin qu'ils soient sauvés* (2). Cette profondeur naît en nous de l'abîme de la profondeur insondable de Dieu qu'aucune

(1) A raison du gaspillage d'un certain nombre des grâces de choix dont ils ont été comblés. Pas n'est besoin de péchés mortels à pleurer, pour alimenter la contrition et l'humilité de l'âme sainte qui juge, à la lumière de Dieu, les petites souillures de chaque jour.

(2) Exode, xxxii, 31 sq. La parole citée est de Moïse ; mais saint Paul a un souhait analogue dans l'épître aux Romains, ix, 3 : *Je désirerais moi-même être anathème, séparé du Christ pour mes frères qui me sont parents selon la chair*. L'analogie des sentiments exprimés dans les deux passages explique ici la confusion des citations ; cette confusion remonte-t-elle jusqu'à Tauler, ou est-elle simplement le fait de certains copistes ? E. Vb. 273g porte *Paulus* ; dans ce dernier manuscrit une correction qui paraît contemporaine se lit en marge : *Moïses*. Les anciennes éditions portent également : *Moïses*.

intelligence humaine, ni angélique, ne peut atteindre et saisir (1).

5. Enfin voici la hauteur. Ah! mes enfants! elle est sans égale. La hauteur, en Dieu, est telle, que Dieu, qui peut tout, ne pourrait pas faire une créature si noble, et si élevée au-dessus des chérubins et des séraphins, qu'elle puisse atteindre ou connaître naturellement la hauteur de Dieu; alors même elle serait toujours un néant sans fond en regard de la hauteur de Dieu, puisqu'elle serait créée. Ces hommes poursuivent cette hauteur de telle façon que leur cœur plane (2) vers la hauteur, au-dessus de tout, avec une si grande reconnaissance et fierté qu'il n'y a rien de pareil. Dieu paraît alors si grand aux hommes, que tout ce qui n'est pas Dieu leur semble petit et néant: c'est ce que dit le Prophète: *Accedat homo ad cor altum: l'homme s'élèvera au plus haut de son cœur* (3). Car Dieu n'est jamais haut et grand pour celui qui peut trouver haut et grand ce qui est moins que Dieu; mais pour celui qui goûte la hauteur de Dieu, le cœur s'élève tellement dans son amour et sa reconnaissance pour Dieu, dans le sentiment de la haute dignité de Dieu, qu'il ne peut plus rien goûter de ce qui est inférieur à Dieu. Car tout ce qui est créé est aussi inexprimablement loin au-dessus de Dieu, qu'un pur néant comparé à la plénitude d'être des anges, des esprits et de tout ce que Dieu peut faire.

Cette hauteur de l'être noble et transcendant attire le cœur de l'homme à une telle élévation au-dessus de lui-même, par la vertu de l'amour, de la reconnaissance et de la louange, et il s'envole si haut au-dessus de lui-même, que toute sa louange personnelle, celle des créatures, des anges

(1) Vb. ajoute: *comment pourrait-on parler de ce qu'elle est; cela nous est inconnu; il n'y a rien d'étonnant à cela.*

(2) VETTER, *op. cit.*, p. 368, 22, dit *schümmet*, S. dit *swimmet*; et Vb.: *sweimit*.

(3) Ps. LXIII, 7.

et des  
tout d  
louan

Con  
claire  
vers l  
doit-i  
(de pr  
ginati  
rieure  
son ac  
vers l

Vo  
femm  
vers l  
montr  
inattir  
profon  
la faç  
de saï  
etc...

6. M  
tus: c  
puleu  
vertus  
enfan  
exerc  
bime  
tus n  
t'arriv  
tribue

(1)  
qui p  
sans l  
que.

et des saints, s'évanouit, en sorte qu'entraîné plus haut que tout cela par son amoureux désir, il dépasse tout par la louange.

Comme d'un tas de charbon bien allumé se dégage une claire flamme qui s'envole au-dessus de tous les charbons, vers la hauteur, au-dessus de toutes choses, ainsi l'homme doit-il laisser son cœur se pénétrer d'une certaine manière (de prier) qui l'entraîne au-dessus de toutes les pensées, imaginations et activités de ces puissances inférieures et supérieures, vers la hauteur, bien au-delà de ses capacités et de son action personnelles, et de celles de toutes les créatures, vers la hauteur de la divinité transcendante.

Voilà ce qu'éprouva une enfant des hommes, une jeune femme vivant dans l'état du mariage. Son cœur s'élançait vers la hauteur, et là, son propre fond lui fut découvert et montré; elle le vit dans une ineffable clarté, à une hauteur inattingible et indéfinie, avec une longueur, une largeur, une profondeur sans limites; tout cela étant insondable. C'est de la façon que vous venez d'entendre, qu'on réalise la parole de saint Paul : afin que vous saisissiez la hauteur, longueur, etc...

6. Mes enfants! ceux qui arrivent ici (1), sans les trois vertus : de parfait abandon, de passivité, de détachement scrupuleux du bien divin, enveloppées dans l'humilité (et ces vertus-là habitent dans le cloître de l'amour), oui, mes enfants, ceux qui n'ont point passé par là en se livrant à des exercices appropriés, ceux-là tombent tout à fait dans l'abîme; mais si tu es arrivé à cet état par la pratique des vertus nommées, il te restera et tu y demeureras ferme; s'il t'arrive de Le perdre, la faute en sera à ta prétention de t'attribuer le bien divin et à ta volonté propre.

(1) Il y a donc, pour certains tempéraments, des ivresses d'âme qui peuvent se développer sous l'emprise de la pensée de Dieu, sans l'action du Saint-Esprit, ce sont celles de la fausse mystique.

C'est ici que la grâce est engendrée, c'est dans ce fond que la semence est jetée : *Transite ad me. Venez à moi et soyez rassasiés de mes fruits* (1). On n'arrive là qu'en s'élevant au-dessus des choses d'ici-bas. Il est certains hommes à qui cette grâce est montrée, sans qu'elle soit engendrée en eux. Quand un homme, au contraire, oriente toute la pratique de sa vie extérieure et intérieure vers le parfait abandon, il se peut que la naissance se fasse en lui, si par ailleurs il a bien suivi ce chemin. Je trouve quelque chose de ce fond chez les jeunes gens; mais chez les vieux ce fond est gâté, car ils sont trop attachés (comme à un bien propre) à leurs petits réglemens de vie et à leurs anciennes manières; ils sont grincheux et pleins de jugemens, il leur manque le fond d'une aimable douceur pleine d'amour; la douceur est intérieurement plus utile à ce fond et intérieurement elle a plus d'action que l'abandon. L'abandon a plutôt affaire avec l'homme extérieur.

Ce fond intérieur doit nécessairement rester caché à ceux qui demeurent complètement avec leur activité dans l'homme extérieur et sensible; celui-ci est trop rustaud et trop grossier pour ce noble et insondable fond. Il y a en effet beaucoup d'hommes qui se croient tout près de ce sommet et qui n'ont jamais connu le degré le plus inférieur de leur homme intérieur. Et quand Dieu veut attirer ces hommes dans l'homme intérieur et leur montrer le chemin de l'abandon et de la passivité, ils repoussent Dieu tout comme si c'était le diable, de toutes leurs forces, et ils s'en tiennent à leurs propres manières de vivre, à ce qu'ils ont jugé leur convenir, à la prétention de tout s'attribuer, à leur manque d'abandon. Ils se comportent comme le mauvais mildiou, gâtant les fruits; ils corrompent tout le fruit qui devrait naître. Si haut que tu sois arrivé, si tu n'as pas les trois sœurs (2), tu n'arriveras à rien. L'Ennemi viendra alors et il épiera s'il

(1) *Ecclésiastique*, xxiv, 18.

(2) Les trois vertus qui font l'objet de ce sermon.

ne trouvera là rien à prendre pour lui. S'il te surprend attaché à tes impressions, il s'agrippe à toi.

Que peut-on dire de ce que devient le noble être (1) chez ceux qui ne veulent pas tirer leur homme extérieur du papotage, de la multiplicité des œuvres extérieures, de la récitation de leurs nombreuses vigiles, toutes choses qui sont, de leur nature, du bavardage? Chère enfant! récite une vigile extérieurement, quand cette récitation se fait en vertu d'un acte de volonté bien ordonnée, et récites-en deux intérieurement, avec un cœur plein d'amour et bien recueilli.

7. Tant que tu bavardes intérieurement, tu n'excéderas jamais. Ne permets à personne de t'arracher à cette prière intérieure, ou de t'en empêcher. Tu ne dois soumettre ton homme intérieur à personne qu'à Dieu; quant à l'homme extérieur, soumets-le, en véritable humilité, à toute créature. L'homme extérieur doit garder l'attitude d'un serviteur et ne rien faire que se tenir dans l'expectative devant son Seigneur, attendant que le Maître veuille lui demander de faire quelque chose. C'est ainsi que l'homme extérieur doit attendre intérieurement les ordres de l'homme intérieur, afin de le satisfaire par toutes ses pratiques et ses œuvres. C'est ce que ne font pas ceux qui ne travaillent qu'extérieurement avec leur homme extérieur, d'après leur manière sensible, qui en attire d'autres à ces mêmes pratiques et bavardent beaucoup trop.

Chère enfant! tais-toi (2); demeure en toi-même et sois passive! si tu avais les aimables vertus dont tu viens d'entendre parler: l'abandon, la passivité et le respect du bien divin, tu pourrais demeurer tout un jour dans un milieu des plus agités, sans en souffrir aucun dommage; à moins que tu ne sois trop faible; auquel cas va ton chemin. Mes enfants! quand je trouve ce véritable fond, je conseille

(1) VETTER, *op. cit.*, p. 370, 16, dit *wesende*; Vb. porte *wisen*.

(2) Vb. dit *évite* (toute activité).

Dieu, mon Dieu, comme tu m'as abandonné ! (1) car il était à ce moment plus délaissé et plus amèrement délaissé que ne l'a jamais été aucun saint ; délaissement qu'il avait déjà connu lorsqu'il suait du sang sur la montagne (des Oliviers). Et cependant il possédait en même temps, quant à ses facultés supérieures, ce dont il jouit maintenant, la divinité qu'Il est Lui-même. Voilà l'expérience du Christ. C'est un art qui dépasserait tout art, si l'homme savait se priver de toute consolation extérieure et intérieure, vivre délaissé ; qu'il ne se décourage pas, mais reste ainsi dans l'égalité d'âme d'un parfait abandon, comme Notre-Seigneur quand il était délaissé. Celui qui se tiendrait avec le plus véritable attachement en cette détresse et cette absence de consolation serait le plus agréé du Père.

En un tel homme, Dieu règne et gouverne et, dans le feu d'un tel homme intérieur, naît la paix essentielle. Cette paix que Dieu t'a donnée, tu ne dois te la laisser enlever par personne, ni par les hommes, ni par les anges, ni par le diable. On doit, en cet état, tenir bien en bride l'homme extérieur, dans une soumission qui le rabaisse, en défiance, ne pas se fier et croire en lui ; tiens-le au contraire en servitude, afin qu'il ne soit pas un obstacle à l'homme intérieur, d'aucune façon, surtout par ses jouissances sensibles. Car, tant que l'homme est dans le temps, il ne peut pas bien vivre sans satisfaction de ses besoins. Mais il faut qu'ici la prudence soit maîtresse, afin que toute jouissance et toute satisfaction soit prise en Dieu et par Dieu, et il faut pour cela demander le secours de Dieu. Notre-Seigneur fortifie de sa propre force ceux qui intérieurement cherchent secours auprès de lui. Il les illumine de sa sagesse et les pénètre de sa bonté.

Puisseons-nous tous suivre l'aimable exhortation de saint Paul, afin que nous puissions atteindre essentiellement la vérité ! Qu'à cela Dieu nous aide ! Ainsi soit-il !

(1) S. Matthieu, xxvii.

Dédicace signifie renouvellement. Où ce renouvellement doit se faire, la nature doit se renoncer elle-même et doit être soumise avec toutes les attaches et les liens qui se trouvent en elles, qu'il s'agisse d'amitié ou de parenté. On doit absolument rejeter tout ce qui est venu du dehors, dans la nature, et tout ce en quoi la nature prend sa jouissance, en n'importe quel sens ou quelle faculté, en n'importe quelle manière ou œuvre. Pour cela, les pratiques corporelles telles que jeûnes et veilles sont bonnes et utiles quand la nature peut les supporter. Mes enfants! vous ne vous rendez pas compte de quelle façon cachée et secrète la nature cherche son avantage et prend souvent sa jouissance où l'on croit n'avoir affaire qu'à la satisfaction d'un besoin. L'homme de raison doit s'appliquer à devenir le maître de l'homme animal; il faut mettre du zèle à acquérir cette maîtrise. Au début, c'est pénible de devoir mourir à toutes les joies désordonnées qu'on peut prendre dans le boire et le manger, par la vue et l'ouïe, en marchant et en s'arrêtant, en paroles et en actes. Mes enfants, si nous arrivions à dissiper en nous l'odeur diabolique de la mauvaise jouissance animale, dans tous les mouvements désordonnés de nos âmes (1), nous deviendrions un doux parfum de Dieu : « *Bonus odor Christi sumus : Nous sommes la bonne odeur du Christ* (2). »

2. Une fois ces obstacles de la nature écartés, il t'arrive ce qui est écrit dans le psaume : « *Qui ponis nubem ascensum tuum, qui ambulas super pennas ventorum : toi qui as établi ta montée sur les nuées, qui marches sur les ailes du vent* (3). »

(1) VETTER, *op. cit.*, p. 377, 22, donne ce texte : *wer dise vijentliche stat der böser vihelicher lust in uns getoetet in aller unordenunge*. A cause du parallélisme avec *parfum*, nous avons adopté la leçon de Vb. 2739 et de l'édition de Cologne : *vien cliche stank* = *cette puanteur diabolique*.

(2) II Cor., II, 15.

(3) Ps. CIII, 3.

Quand l'homme a mortifié ses penchants terrestres, Dieu le fait monter plus haut, et l'Écriture parle de trois sortes d'ailes sur lesquelles Notre-Seigneur est porté (1), ce sont d'abord les *ailes de la colombe*, puis les *ailes de l'aigle*, et enfin troisièmement les *ailes du vent*.

Les *ailes de la colombe* symbolisent les hommes purs qui se tiennent en une sainte simplicité, sans le fiel du jugement et de la défiance et de la mauvaise interprétation de tout ce qui est dans les autres hommes, et qui sont doux, calmes et bienveillants, à l'imitation de notre doux Seigneur Jésus-Christ. Ces ailes, c'est-à-dire l'envolée de ces âmes, leur désir, leur charité, leurs (célestes intentions) portent Notre-Seigneur.

Notre-Seigneur est ensuite porté sur les *ailes de l'aigle*. L'aigle vole si haut qu'on ne peut plus le voir; aigle devient l'homme qui, avec toutes ses facultés, est intérieurement emporté vers les cimes et qui, tendant toutes les forces de son homme extérieur et intérieur, s'envole vers les hauteurs dans la connaissance et l'amour de ce qu'aucune faculté sensible ne peut atteindre; ces ailes portent Notre-Seigneur.

Il est porté en troisième lieu sur les *ailes du vent*; le vent est rapide et agile. « *Tu ne sais pas d'où il vient et où il va* (2). » Ce vent, c'est l'homme le plus intérieur, l'homme supérieur, sublime, fait à l'image et à la ressemblance de Dieu qui est au-dessus de toute intelligence, et au-dessus de tout ce que le travail de la raison peut atteindre. Cela dépasse tout sentiment. Cet homme intérieur retourne à son origine, à son état d'incrée, et là il devient lumière dans la lumière. En cette lumière, s'éteignent, d'une certaine façon devenant pour ainsi dire ténèbres, toutes les lumières naturelles et infuses qui ont jamais brillé au-dessous de l'homme

(1) Littéralement : *avance, wandelt, ВЕТТЕР*, *op. cit.*, p. 377, 30. Cette expression métaphorique n'est guère admissible en français.

(2) S. Jean, III, 8.

intérieur (1). L'éclat des étoiles pâlit quand le clair soleil paraît. En ce moment les étoiles ne sont pas moins belles au firmament qu'elles ne l'étaient la nuit dernière, mais la puissante lumière du soleil les a éclipsées. C'est ainsi que la lumière qui brille ici dans le fond assombrit et éclipse toutes les lumières créées qui ont jamais pu y briller. Il y a alors tant de clarté dans le fond, que cette clarté dépasse toute la capacité de l'esprit, et que cette surabondance de lumière lui fait l'effet de ténèbres, parce qu'elle dépasse la capacité visuelle de l'homme comme de toute créature. Car toute intelligence créée est en face de cette lumière ce qu'est l'œil de l'hirondelle (2) en face du soleil éclatant. Si tu voulais, avec tes faibles yeux, fixer le disque du soleil, il t'apparaîtrait comme ténèbres, à cause de sa lumière trop forte pour la faiblesse de ton œil. Un roi païen (3) écrit à ce sujet : « Dieu, à cause de l'intensité de sa lumière et de la faiblesse de ton œil, est ténèbres pour l'âme, et on le reconnaît en sentant que le vouloir foncier l'ignore. » C'est une grande honte pour nous qu'un païen, qui en plus était roi, ait compris cela, et nous, par contre, pauvres gens que nous sommes, à quoi nous occupons-nous ?

3. On lit ensuite dans l'évangile de la Dédicace que Zachée aurait voulu voir Notre-Seigneur; mais il était trop petit. Que fit-il alors? Il grimpa sur un figuier desséché. Ainsi fait encore l'homme. Il désire voir celui qui opère cette merveille et cause tout ce tumulte en lui; mais il est de taille trop médiocre pour cela, il est trop petit. Que faire alors? Il doit grimper sur le figuier desséché. Le figuier

(1) Littéralement : « qui ont jamais brillé sous celle-ci (la lumière où il se trouve actuellement) : *die under disem ie geluchtent* », VETTER, *op. cit.*, p. 378, 21.

(2) Nous serions tentés de corriger *swalwen*, VETTER, *op. cit.*, p. 378, 30, en *swachen* = faible.

(3) Le roi païen, c'est Porphyre; c'est son nom qui le fait dire roi par Tauler. Porphyre signifie en effet : qui est vêtu de pourpre.

mort symbolise tout ce dont nous avons parlé tantôt : la mort des sens et de la nature (1) et la vie de l'homme intérieur sur lequel Dieu est porté, ainsi que vous l'avez bien entendu. Ceci est, pour les sages du monde, la plus grande folie dont on ait jamais entendu parler. (Cela semble une insanité et une stupidité.) C'est comme si quelqu'un avait des livres pour une valeur de deux cents marks, et s'appliquait à les étudier; à ces gens-là cela paraîtrait une véritable folie. Mais, mes enfants, je vous le dis en vérité, c'est une folie que Dieu a choisie. Notre-Seigneur ne dit-il pas : « *Je te rends grâce, ô Père, de ce que tu as caché ces grandes choses aux grands et aux sages de ce monde, et de ce que tu les as manifestées aux petits* (2) » ?

Entre autres visions délicieuses, il en a été accordé à ce sujet à la noble créature sainte Hildegarde (3); ces visions sont représentées dans le livre de la sainte, et aussi dans le réfectoire de nos sœurs, en deux petites peintures. L'une représente une figure enveloppée d'une robe bleue. Ce personnage n'a pas d'yeux, mais la robe en est toute couverte; ce personnage symbolise la sainte crainte de Dieu. Il ne s'agit pas de la crainte comme vous l'entendez, mais d'une vigilance appliquée sur soi-même, en tous lieux, en toute circonstance, sur ses paroles et ses actions. Et elle est représentée sans visage et sans yeux, parce qu'elle fait qu'on s'oublie soi-même, (sans plus de souci) qu'on vous aime ou qu'on vous haisse, qu'on vous loue ou vous gronde. Elle est aussi représentée sans mains, pour symboliser son affranchissement de toute prétention à s'approprier un bien quelconque dans

(1) VETTER, *op. cit.*, p. 379, 7, donne cette leçon : *den sinnen und der nature*. Vb. 2739 dit : *des sinen in der nature* = à tout ce qui est sien.

(2) S. Matth., XI, 25. Tauler a dû être souvent en lutte avec les professeurs et maîtres en théologie, si l'on en juge par la mauvaise humeur avec laquelle il en parle.

(3) Célèbre contemplative bénédictine vivant au XII<sup>e</sup> siècle, au monastère de Rupertsberg (près de Bingen).

un abandon parfait. A côté de ce premier personnage il y en a un autre, vêtu d'une robe de couleur terne, les mains levées. Les deux personnages sont pieds nus, et le second n'a pas de tête. Au-dessus de lui se tient, en effet, la divinité sur un fond d'or éclatant; cette figure n'a donc pas de visage dessiné, mais à sa place, de simples rayons d'or qui symbolisent l'inconnaissable divinité; des flots de lumière se déversent, en effet, vers l'endroit où devrait être sa tête. C'est la divinité qui est la tête, et l'image symbolise la vraie et pure pauvreté de l'esprit, dont Dieu lui-même est la tête. La couleur terne de la robe signifie la simplicité de l'esprit, l'absence de toute prétention, le libre et pur abandon. Les deux figures ont les pieds nus, symbole d'une pure imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le vrai modèle. La robe bleue symbolise la persévérance inébranlable : il ne faut pas s'exercer aujourd'hui et dormir demain, mais on doit montrer une persévérance appliquée et inébranlable jusqu'au bout. Les mains levées signifient qu'on est prêt à faire ou à souffrir tout ce que Dieu voudra; voilà bien en effet le figuier desséché sur lequel il faut grimper pour voir Dieu de la façon la plus noble dans le temps et dans l'éternité.

4. Qu'a dit Notre-Seigneur à Zachée? « *Hâte-toi de descendre* (1). » Tu dois descendre, tu ne dois pas retenir une seule goutte de consolation de toutes ces impressions, mais descendre dans ton pur néant, dans ta non-valeur, dans ton impuissance. « *Car aujourd'hui je dois venir dans ta maison.* » Cela doit nécessairement arriver. Une fois monté sur l'arbre et dès que la vérité t'y a donné quelque lumière, tu ne la possèdes pas encore, elle n'est pas devenue ton bien propre, car il te reste encore quelque attache de nature; nature et grâce travaillent encore ensemble, et tu n'en es pas arrivé au parfait abandon. Or, sachez-le, dans tout ce que fait la nature il y a toujours quelque souillure, ce n'est

(1) S. Luc, XIX, 5.

rait écrire tout un livre. Mais ne prenons que les dernières paroles (1) : « *Que celui qui me sert me suive, et où je suis, là aussi sera mon serviteur.* » Elles nous permettent de reconnaître clairement qui sont les vrais serviteurs qui servent Dieu en vérité; ce sont ceux qui suivent Dieu et le suivent où et comment il les attire. Dieu n'attire pas ses serviteurs sur un seul chemin, à une seule œuvre, à une seule manière d'agir, mais il les attire là où il est, c'est-à-dire à toute œuvre, en tout chemin, à toute manière d'agir. Car Dieu est en toute chose pourvu qu'elle soit bonne. Celui-là ne sert pas vraiment Dieu, qui le sert seulement de la façon choisie d'avance par lui, que ce soit au cœur ou dans une prière de son choix, de telle sorte que si cette manière n'est pas à sa disposition et que Dieu veuille l'attirer sur un autre chemin, il se détourne et se répand immédiatement, par les sens, dans les choses au milieu desquelles se développe son actuelle tendance (2); ce faisant, il n'est vraiment pas le serviteur de Dieu, car il se détourne de Dieu qu'il devrait servir en tout lieu, de toute façon et en toute œuvre, et puisqu'aussi bien Dieu est en toutes choses, du fait qu'on ne le sert pas purement et exclusivement en toutes choses, qu'on n'en fait pas vraiment l'objet intérieur de son intérieur, on se perd dans la multiplicité, on s'extériorise et on met le désordre dans les œuvres, les manières de vivre, les lieux, les gens et les choses.

2. Pourquoi se disperse-t-on ainsi, est-on ainsi désenparé?

*après le dimanche des Rameaux.* » En effet, d'après Grotensend, l'évangile du deuxième jour de la fête des Rameaux était extrait de saint Jean, XII, 1-36.

Ce sermon est contenu dans les mss. suivants : Fr. 1 (A. 89), A. 88, Vb. 2739 (en partie), Be. 2, Be. 12, Be. 13, N., St. 1, Stu. 1, Stu. 3, T. et Be. 8° 64 (fol. 93 b.).

(1) Le texte cité primitivement était donc plus long.

(2) Littéralement : *dans les choses parmi lesquelles ils marchent où ils sont : uf die ding do sú bi wandelent oder sint.* VETTER, *op. cit.*, p. 413, 13.

En voici la cause : c'est que Dieu n'a pas pénétré ton fond avec son essence, mais que tu t'es fait un Dieu imaginaire à ta façon et non pas selon son essence à lui. Voilà pourquoi, quand tes manières de piété te font défaut, tu perds aussi la présence de Dieu, et ainsi tu n'es pas un vrai serviteur qui suit Dieu. La seconde cause de cette dispersion, c'est que l'homme se répand dans les objets qui lui sont présentés par les sens et s'y attache, car celui qui ne veut pas être dispersé par la multiplication (des choses) doit laisser s'écouler les choses sensibles et extérieures, passer au milieu d'elles comme au milieu d'objets auxquels on n'attache aucune valeur ; qu'il ne laisse pénétrer (1) ces choses en lui, qu'autant que le demande le besoin présent (2), qu'il ne les retienne pas pour s'attarder et s'entretenir intérieurement avec elles, pour parler ou compter avec elles (3). Mais qu'elles soient pour lui comme quelque chose qu'il tient pour rien, qu'il n'a pas en intention et ne cherche pas, qu'il laisse venir ce qui se présente, mais qu'il agisse alors comme si en toute chose il disait : « C'est Dieu que je cherche, que je désire, que je poursuis comme un chasseur ; quoi qu'il m'arrive, que Dieu le dirige et conduise à bonne fin et que cela suive son cours. Pourrait-il y avoir pour moi pire enfer et diabolisme plus mauvais (4), que de ne pas aimer celui que toutes les créatures poursuivent ? »

3. Que l'homme tende de toutes ses forces vers Dieu, à travers tous les événements et tous les coups du sort. Qu'il ne s'attache pas à beaucoup de choses, de peur d'être retenu,

(1) La leçon de VETTER, *op. cit.*, p. 413, 27, *niemer mere nüt*, est une corruption pour : *neme ir niet in*, leçon que porte Vb. 2739.

(2) Vb. 2739 dit : *Dan die nochdorfl der intgeinwortlicheide bedarf, niet vurbaz.*

(3) Quand Dieu ne les lui présente pas lui-même comme objet de préoccupations justifiées par des devoirs d'état.

(4) Littéralement : *plus méchant diable* : *arger tufel* ; VETTER, *op. cit.*, p. 413, 33.

que ce soit plaisir ou souffrance. Laisse tout passer et ne t'arrête pas à corriger ce qui ne te regarde pas ; mais sans souci et sans préparation, suis Dieu avec ta discrétion. La sensibilité n'est pas l'homme véritable. De là vient que l'homme peut accomplir toutes ses opérations, sans s'y engager lui-même tout entier (1) : c'est grâce à cela que, dans la multiplicité (des occupations quotidiennes), il garde le sentiment de la présence de Dieu et demeure lui-même en dehors de la multiplicité. On n'en arrive là, que si le cœur n'est pas attaché aux choses, mais s'en va purement et exclusivement à Dieu, sans retour et sans détour, sans souci de jouissance ou d'utilité, de ce qui lui plaît et lui déplaît, mais cherchant seulement et purement Dieu. Que si quelque autre chose pénètre en son cœur malgré lui, qu'il s'élève alors au-dessus, avec la raison, dès qu'il s'en aperçoit ; qu'il vire sa barque à l'aide du gouvernail de la discrétion, puisque aussi bien ce n'est pas sur une mauvaise route qu'il a dirigé ses efforts (2). Si le serviteur de Dieu persévère dans cette manière d'agir, quoi qu'il lui arrive en fait d'œuvre, de manière d'agir, de multiplicité, cela ne l'entraînera certainement pas dans la multiplicité (3) et il ne se laissera jamais troubler par les accidents qui l'atteignent, si nombreux soient-ils ; même si Dieu ne lui était pas si fidèlement présent dans sa raison, il lui est pourtant aussi proche et intime que possible, dans son cœur (4).

(1) Le cœur peut rester à Dieu alors que les sens et la raison sont aux occupations extérieures. Après *on*, VETTER, *op. cit.*, p. 414, 4, il manque un mot, que nous lisons dans Vb. 2739 : *veruzeren* = sans s'extérioriser.

(2) Le texte de VETTER, *op. cit.*, p. 414, 11, est fautif : *wanne er des werkes in dem werke er dem wege nit enbegan*. Pour le rendre compréhensible il suffit de lire, comme Vb. 2739 et C : *werkerdem*, au lieu de : *werke er dem*.

(3) Toute l'agitation extérieure à laquelle il peut être mêlé ne lui fait pas perdre sa vie intérieure.

(4) Même s'il n'a pas la pensée explicite de Dieu, il en garde en son vouloir foncier une conscience amoureuse très vivante.

4. Dès lors que les fautes où les créatures ne l'atteignent pas à fond, les œuvres et les accidents ne lui enlèvent point la paix, mais s'il arrive que quelques-unes de ces œuvres ou manières de faire lui enlèvent la paix, il aura alors à apprendre, soit de lui-même, soit de quiconque s'en aperçoit, que ce fond lui a fait défaut, que ses œuvres n'ont pas été bien faites et que son action n'était pas purement dirigée vers Dieu. Si l'homme s'aperçoit ainsi qu'en lui il n'y a pas uniquement et exclusivement Dieu, il doit faire tous ses efforts pour obtenir que Dieu lui fasse cette grâce et fuir tout ce qui peut l'en écarter, quels que soient la nature et le nom de cet obstacle. Sinon il se trouverait dans le cas d'un homme qui aurait une pointe de flèche dans le corps, on ne pourrait la retirer sans lui causer une souffrance; mais si on ne le fait pas et qu'on laisse la flèche faire son œuvre, il devra souffrir encore plus durement et plus douloureusement, et la chair se gangrènera, car là n'est pas la place de la flèche. Ainsi en est-il, en vérité, quand il y a en toi quelque chose qui n'est pas Dieu, ou dont il n'est pas la vraie cause; cela n'est pas à sa place en toi. Si tu n'oses pas (pour l'expulser) affronter la première douleur (si dure soit-elle), il s'ensuivra une si grande souffrance, si douloureuse qu'elle dépassera toute peine et tout sentiment humain (1).

5. Sachez-le donc, le *vouloir foncier* doit être libre (2) (de toute attache), dirigé purement et exclusivement vers Dieu, ne poursuivre que lui et rien d'autre, et ne pas chercher ses propres avantages. En toute œuvre et en toutes ces pratiques, il faut avoir le *vouloir foncier* si bien disposé qu'on puisse dire: « O Seigneur, si je pouvais encore faire quelque chose qui vous soit agréable, en n'importe quel lieu, auprès de n'importe qui, selon votre plaisir! » Mais quand on a le choix, il

(1) Ici s'arrête le texte de Vb. 2739.

(2) Au lieu de : *lidig*, VETTER, *op. cit.*, p. 414, 32, peut-être faut-il lire : *ledig*.

faut prendre et choisir de préférence le parti de fuir toute multiplicité et de se recueillir de toutes ses forces en soi-même. L'homme doit servir Dieu, non pas selon sa volonté à lui, mais selon la volonté de Dieu, en toutes choses, intérieurement et extérieurement. Où que l'homme aille et quoi qu'il fasse, s'il n'a pas Dieu en lui, il s'en va dans l'insécurité et l'incertitude, comme dit l'Écriture : « *Malheur à qui est seul. S'il tombe, personne ne le secourt* (1). » Mais si l'homme a pris d'avance ses garanties et a bien fortifié la citadelle, les ennemis ne pourront obtenir aucun avantage.

Quand l'homme a vraiment ainsi attiré et mis Dieu dans son cœur, ayant toujours le sentiment de la divine présence, il se contente de petites choses, tout lui est bon et lui suffit en dépit de leur *disconvenance* (2), dans sa situation, ses œuvres et ses gens (3). Quand l'homme a bien Dieu dans son cœur, il progresse plus (par ces choses) et il acquiert plus de vertu que dans la *convenance* même, bien que cela soit très pénible à la nature, et qu'il ait alors besoin d'une plus grande application et d'un recueillement plus entier de son vouloir foncier. Il n'en est pas de même dans la *convenance* : ici les choses vont d'elles-mêmes et on ne voit pas si on est fidèle serviteur de Dieu, mais c'est dans la *disconvenance* qu'on grandit davantage et qu'on se trouve soi-même beaucoup plus fidèle que dans la *convenance*.

6. S'il arrivait cependant que l'homme perdît la possession de lui-même, il ne devrait pas rester longtemps en cet état, mais en rejeter la faute sur sa petitesse et son néant, et revenir promptement à Dieu. Plus vite il le fera, mieux cela vaudra; immédiatement cela cessera et la *convenance* sera

(1) Ecclésiastique, iv, 10.

(2) Voir sermon XXVIII sur la *disconvenance* et la *convenance*, vol. II, p. 56-64.

(3) C'est-à-dire : c'est dans la *disconvenance* qu'est son être véritable, en elle qu'il opère ses œuvres, en elle qu'existent ses rapports avec les gens.

rétab  
ment  
s'il  
reten  
la dis  
conve  
de la  
Com  
proch  
ses at  
de po  
à lui  
comm  
satisf  
Si  
s'aba  
cier e  
vent  
peu  
donn  
tout  
mieu  
que t  
plein  
lui a  
fianc  
d'inc  
à tou  
de p  
procé

7.  
en t

(1)  
d'ind  
(2)

rétablie. Que l'homme veuille, au contraire, s'arrêter longuement à ces fautes et rechercher comment il en est venu là, s'il n'aurait pas dû agir de telle ou telle façon, et il se verra retenu dans le désordre. Reviens de suite à Dieu, si tu es dans la *disconvenance*; comment peux-tu mieux rentrer dans la *convenance*? Comment l'homme peut-il s'éloigner davantage de la mort qu'en s'unissant à la vraie, l'essentielle vie? Comment l'homme peut-il mieux se réchauffer qu'en s'approchant davantage du feu? L'homme doit donc jeter toutes ses affaires en Dieu et les lui abandonner, lui laisser le soin de pourvoir à tout pour le mieux, se confier complètement à lui, et, dans cette confiance, accepter tout ce qui arrive comme ce qu'il y a de meilleur et en être complètement satisfait.

Si l'homme, au contraire, ne veut pas se confier à Dieu et s'abandonner à lui, s'il veut s'occuper des choses, s'en soucier et les faire (comme s'il était seul), Dieu le laissera souvent tomber dans la détresse (1), afin qu'il voie jusqu'où il peut aller à l'aide de ses propres forces. Si l'homme s'abandonnait à Dieu en vraie confiance, en toute chose et dans tout ce qu'il fait, soyez-en sûrs, Dieu prendrait indubitablement mieux soin de cet homme tant à l'intérieur qu'à l'extérieur que toutes les créatures ne pourraient le faire. Car Dieu est plein de grâce et de vérité (2); ce qu'on cherche auprès de lui avec confiance, on le trouve, mais assurément la confiance doit procéder de la fidélité qu'on met à chercher Dieu d'inclination et de volonté. La confiance est alors supérieure à tout. De même qu'on ne peut pas trop aimer Dieu, ainsi ne peut-on pas trop se confier en lui, quand la confiance procède de la fidélité.

7. Cette manière de vivre dans laquelle l'homme trouve en toutes circonstances, en toute œuvre et en tous lieux,

(1) Il s'agit ici principalement de besoin spirituel et non pas d'indigence matérielle.

(2) S. Jean, 1, 14.

une plénitude de joie et de paix confiante, ne s'apprend et ne s'obtient que si l'on garde la vie intérieure et si l'on tourne le *vouloir foncier* vers le fond. Et, pour cela, on a tout d'abord besoin de la passivité, d'une suspension d'activité, d'un terrain et d'un temps propice. Là, dans le fond de la vie intérieure, cet arbre grandit avec toutes ses branches et tous ses fruits ; car dans l'état de passivité intérieure et recueillie, l'homme voit se manifester et apprend à reconnaître le chemin, la manière qui mènent à Dieu, ainsi que le chemin et les procédés que Dieu prend pour venir à l'homme ; et plus l'homme est établi dans cet état (de passivité intérieure), plus le chemin lui est montré clairement et en vérité. Quand l'homme constate par lui-même que cette connaissance lui fait défaut, à lui ou à un autre, il doit savoir qu'il a manqué ce chemin (qui conduit à Dieu), qu'il n'a pas donné le temps, l'occasion, le loisir à cette opération et qu'il ne l'a pas cherchée intérieurement. Il y a de ces âmes qui passent leur vie dans une apparence de vie religieuse, (enfermées) dans les pratiques de leur choix, sans savoir où elles en sont. Elles ne goûtent et ne sentent pas Dieu et laissent ainsi aller les choses, elles pensent, en elles-mêmes, que c'est là de l'abandon, et il n'y a là qu'inattention et qu'insouciance. D'autres choses s'en viennent alors bien vite encombrer la place de Dieu, recherche de soi ou de quelque chose qui les touche, car il est aussi impossible à l'homme qui n'a pas Dieu en lui, de rester intérieurement sans amour que de vivre sans âme, qu'il le sache ou ne le sache pas. C'est ainsi que l'homme s'en va à l'aveugle, met sa confiance dans l'état religieux dans lequel il se trouve, ou dans les œuvres qu'il fait, et ne donne aucune attention à son fond ; il pense avoir ainsi suivi le bon chemin, et quand il arrive au terme, il va à la mort éternelle, car il n'a pas suivi le chemin qu'est le Christ. Le Christ a dit en effet de lui-même qu'il est le chemin, la vérité et la vie (1) ; qui ne prend pas ce chemin, s'égare.

(1) S. Jean, XIV, 6.

8. C'est une grande honte et une ignominie que l'homme connaisse tant d'autres choses et ne se connaisse pas lui-même. Personne ne doit rester dans le doute concernant sa vie éternelle, car nous devons savoir, et non pas avoir une simple opinion (1) sur la façon dont Dieu est en nous et dont nous nous comportons à son égard. Si nous n'avons pas vraiment, sur ce point, de connaissance assurée, il faut la chercher auprès des sages et des saintes gens, afin d'obtenir une réponse sûre qui nous donne la certitude et ne nous laisse pas dans l'opinion ; car ce que l'homme néglige maintenant ne lui sera jamais plus accordé. Tous les saints et toutes les créatures, même avec des larmes de sang, ne pourraient plus alors lui obtenir qu'il lui soit ajouté la largeur d'un cheveu (de félicité éternelle). Ceux qui étaient préparés sont entrés avec le fiancé, mais à ceux qui, tout en voulant se préparer, sont arrivés trop tard (2), le fiancé a juré au nom de sa vérité qu'il ne les connaissait pas ; comment donc ne les a-t-il pas reconnus ? Voici : il ne les a pas reconnus comme appartenant à la troupe de ceux qu'il connaît comme siens, qui vivent dans sa familiarité et son intimité ; et, si fort qu'ils aient frappé, ils ne sont pas entrés.

Saint Augustin dit : « Il n'est rien d'aussi certain que la mort et rien d'aussi incertain que l'heure de la mort », c'est-à-dire la date, les circonstances, le temps, la manière de la mort ; c'est pourquoi rien n'est aussi nécessaire que d'être sans cesse préparé et aussi de savoir où l'on en est sur ce point, sans se contenter d'une simple opinion. Et c'est pour cela que nous sommes dans la vie du temps, non point pour accomplir des œuvres, mais pour acquérir cette science (3),

(1) Le texte dit, VETTER, *op. cit.*, p. 416, 28 : « *wanne er soi wissen und nüt wenen werlichen!* » — Nous ne pouvons pas avoir l'évidence ni la certitude absolue de notre état de grâce ; mais nous pouvons et devons en avoir la certitude morale.

(2) S. Matthieu, xxv.

(3) La science de ce qui nous éloigne ou nous rapproche de Dieu.

en sorte que les œuvres sortent de la science, comme les fruits de l'arbre. C'est pourquoi notre exercice dans le temps doit viser à nous faire acquérir plus de science et à nous approcher plus près de la vérité. C'est pourquoi celui qui s'est bien brisé lui-même et qui peut s'élever au-dessus du temps et ordonner toute sa vie d'après la volonté de Dieu n'est pas entraîné dans la multiplicité, dissipé, ni embarrassé par l'amour et les choses qui font partie de la vie du temps et que cette vie lui apporte; car plus le *vouloir foncier* de l'homme est attaché à Dieu, d'un attachement plus intérieur, plus aussi son activité est pacifiée, ordonnée, harmonisée, et plus il demeure inaccessible au trouble. C'est le signe d'un brave homme d'avoir toute son activité réglée comme on désire qu'elle le soit au jour où le corps sera enfoui dans la terre, pour que l'âme soit ensevelie dans l'abîme sans fond de la divinité, c'est pour cela seulement, que nous sommes dans le temps et si nous laissons perdre ce bien, nous l'aurons perdu pour toujours.

9. On donne la drachme, sans contredit, à celui dont elle porte le nom en exergue, que ce soit Dieu ou les créatures. Que chacun donc voie chaque jour et souvent, dans son fond, quelle inscription s'y grave, c'est-à-dire quel est le bien qu'il aime le plus, qu'il poursuit, qu'il cherche, qui est le plus capable de le consoler, de le réjouir, de l'émouvoir (1), celui dont la pensée le poursuit le plus et le plus souvent. Qu'il examine comment il aime Dieu et toutes les choses divines, les amis de Dieu, le service de Dieu, ou ce qui y touche, ce qu'il éprouve à leur égard, comment son *vouloir foncier* est tourné vers Dieu, quelles sont les inclinations de sa volonté, les directions de sa vie et de sa conduite, ses paroles et œuvres, et qu'il voie comment lui-

(1) De l'émouvoir spirituellement, car on peut aimer Dieu plus que le bien sensible et avoir plus d'émotion sensible à la pensée du bien créé qu'à la pensée de Dieu.

même se comporte envers lui-même, ce qui lui plaît le plus et lui apporte le plus de jouissance, intérieurement ou extérieurement, si ce sont les choses divines ou bien sa jouissance, son profit, sa consolation, sa gloire, son avantage, ses amis, ses biens, ses aises, plus que les choses de Dieu.

Celui qui examine de plus en plus à fond toutes ces choses, avec droiture de jugement, y acquiert, dans une grande et humble confiance, la connaissance de ce à quoi il appartient et de l'inscription qu'il porte, c'est-à-dire qu'il sait quel est le fond de son intention dans le fond de l'âme. Soyez sûrs de ceci : s'il y a dans le fond de l'homme la moindre chose qui ne soit pas vraiment Dieu, et dont Dieu ne soit pas la vraie cause, que ce soit toi-même ou autre chose de quelque nature ou si petit que ce soit, tant que cette idole est là, Dieu ne te sera jamais donné à fond, quand bien même tu répandrais autant de larmes qu'il y a d'eau dans toute la mer. Cela ne te servirait de rien, tu seras privé du bien divin (1), aussi longtemps que durera l'éternité.

A quoi s'occupent les hommes et comment ne surveillent-ils pas cette nature pleine de replis qui est toujours, en secret, fortement préoccupée des créatures et d'elle-même, cherchant en tout son intérêt, dans le service de Dieu comme auprès des créatures, toujours repliée sur son bien propre et sur elle-même ? L'homme devrait cependant sans cesse faire grande diligence, car, ainsi que le dit saint Paul, nous ne sommes pas les maîtres du temps. Où il y a quelque chose de Dieu, si peu que ce soit, cela a beaucoup plus de valeur en soi, que tout ce qui est au-dessous de Dieu, et plus il y en a, plus nous sommes près de Dieu.

Puissions-nous tous servir Dieu et le suivre de telle sorte que nous le rejoignons où il est ! Que Dieu nous y aide ! Ainsi soit-il !

(1) Dans la mesure où ce bien créé limite ici-bas notre vie de charité.

III<sup>e</sup> VOLUME

## LV. Pour la fête de la Nativité de la Très Sainte Vierge

1. La naissance de la Vierge, modèle et cause de notre renaissance en Dieu. — 2. C'est l'attachement aux créatures qui est le plus grand obstacle à cette renaissance. — 3. Nous avons l'obligation grave de nous défaire de cet attachement. — 4. Sans le détachement, pas de sanctification et pas d'œuvres vraiment divines. — 5. Curieuse application d'un texte de Job à la vigilance que nous devons mettre à purifier notre cœur de tout attachement. — 6. Nous pouvons même être arrêtés par un attachement inconscient à des biens intérieurs. — 7. Utilité de l'obéissance à un bon directeur ou au confesseur. — 8. Prions la Vierge, qui nous a donné l'exemple de l'obéissance, de nous prendre sous sa conduite. . . . . pp. 3-11

## LVI. Pour l'Exaltation de la Croix (I)

1. Quelques mots sur la Sainte Vierge et sur la nécessité et les conditions de la prière de demande. — 2. Comment les hommes devenus justes sont en butte aux attaques de l'Ennemi. — 3. Quels sont les phénomènes intérieurs qui préparent la venue, le passage du Seigneur; ces phénomènes sont figurés dans les visions de Job et d'Élie. — 4. Ce qu'est le passage du Seigneur. — 5. Comment il amène les âmes à l'amour et à la pratique de la vie de crucifiement, en imitation de Notre-Seigneur . . . . . pp. 12-22

## LVII. Pour l'Exaltation de la Croix (II)

1. Rappel des avis donnés aux commençants dans le sermon précédent. — 2. Comment on doit retrancher les mauvaises inclinations qui se dissimulent sous l'apparence de vertus. — 3. Des quatre défauts qu'on doit particulièrement surveiller : recherche du plaisir des sens, irritabilité, vain amusement aux idées de raison, abus des jouissances spirituelles. — 4. Purification du cœur par la méditation de la vie et passion de Notre-Seigneur. — 5. Comment Dieu nous appelle ensuite à recevoir sa visite et comment nous devons nous y comporter. — 6. Comment nous devons chercher à saisir la hauteur, la profondeur, la largeur et la longueur de Dieu. — 7. C'est ainsi que s'accomplit le *transite* de la contemplation, sans que jamais il nous dispense d'honorer la Sainte Vierge d'un culte particulier . . . . . pp. 23-32

## LVIII. Pour l'Exaltation de la Croix (III)

1. Rôle capital de la croix qui doit mettre Jésus crucifié dans notre vie.

— 2. Misérable aveuglement des hommes qui repoussent la croix. — 3. Privilège des religieuses vouées au culte spécial du Saint-Sacrement. — 4. Nécessité du développement de la dévotion eucharistique et de la communion plus fréquente à raison du péril croissant de déchéance religieuse. — 5. L'aridité dans la communion, quand il n'y a pas de notre faute, est une participation des plus méritoires à la croix du Christ. — 6. Cette croix doit traverser et contrarier toutes nos puissances pour les ramener à Dieu . . . . . pp. 35-42

### LIX. Pour l'Exaltation de la Croix (iv)

1. Dignité et objet de la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix. — 2. Comment nous devons exalter la croix en nous pour que Notre-Seigneur nous attire à lui. — 3. Avant d'être attirés nous devons être détachés du créé, même des joies de la vertu. — 4. Nos péchés véniels ont leur rôle dans cette œuvre de détachement; ne nous en tourmentons pas trop, si ce n'est des attaches habituelles et volontaires au bien créé. — 5. Le détachement doit aller jusqu'à l'abnégation totale. — 6. Après quoi, maître de nos deux hommes extérieurs, nous pouvons nous élever avec l'homme intérieur à la contemplation de l'abîme divin . . . . . pp. 43-53

### LX. Pour l'Exaltation de la sainte Croix (v)

1. La croix, le cèdre et le cyprès. — 2. Le dénuement et la souffrance de la croix qui sauve. — 3. La meilleure de toutes les croix est à la portée de tous. — 4. Ses éléments sont symbolisés par les différentes parties de la croix du Seigneur. — 5. L'humilité est symbolisée par le bras gauche. — 6. Symbolisme du bras droit, du pied et de la croisée. — 7. Symbolisme de la tête. — 8. Nécessité de la croix. — 9. Celle du pécheur peut toujours lui être utile . . . . . pp. 54-61

### LXI. Pour le quatorzième dimanche après la Trinité

1. Des trois formes de la marche dans l'Esprit. — 2. 1° Surveillance de notre intention personnelle et de notre façon de nous comporter vis-à-vis du prochain. — 3. 2° Imitation de Notre-Seigneur. — 4. Cette imitation ne doit jamais cesser et aller jusqu'à l'imitation dans l'épreuve et la souffrance. — 5. 3° La marche en dehors des images; ses périls et ses angoisses. — 6. Terme où elle aboutit . . . . . pp. 65-75

### LXII. Pour le quinzième dimanche après la Trinité

1. Citations, résumé et importance de l'évangile d'où est pris le texte cité. — 2. Excès de notre sollicitude pour les besoins et agréments de notre vie temporelle, ses funestes conséquences. — 3. Il nous faut une grande vigilance et beaucoup de luttes pour arriver à chercher purement le royaume de Dieu. — 4. C'est en cherchant ce royaume, que nous réalisons la demande du *Pater*: Que votre règne arrive. — 5. Comment nous devenons nous-mêmes le royaume de Dieu. —

6. Comment nous y trouvons la paix dans la souffrance à l'imitation de Notre-Seigneur . . . . . pp. 76-84

### LXIII. Pour le seizième dimanche après la Trinité

1. Texte de l'épître. On doit, en toutes circonstances, garder la joie intérieure. — 2. Fléchir les genoux devant Dieu, c'est nous préparer à la contemplation par les trois vertus d'abandon, de passivité et de respect du bien divin. — 3. Le Christ vient alors habiter en nous par la foi à un degré inconnu des âmes ordinaires. — 4. Enracinés dans la charité, nous apprenons ce que sont en Dieu la largeur, la longueur, la profondeur, — 5. et ce qu'est en particulier la hauteur. — 6. Conditions de cette contemplation. — 7. Avec quelle patiente énergie on doit la défendre contre ceux qui voudraient la troubler. — 8. La vraie connaissance du Christ est celle du Christ mourant délaissé sur la Croix . . . . . pp. 85-97

### LXIV. Pour la fête de saint Matthieu

1. Pour suivre Notre-Seigneur il faut détacher son cœur de tout ce qui n'est pas Dieu. — 2. Sujet du sermon : les six vertus et les deux chemins. — 3. Avis sur la joie qu'on trouve dans la pratique des bonnes œuvres. — 4. Ce qu'est le véritable abandon quant aux choses extérieures. — 5. Degré supérieur d'abandon intérieur demandé à certaines âmes seulement. — 6. Dangers de ce chemin ; sublimité du terme où il nous conduit par le complet dépouillement de nous-même. — 7. On n'arrive là sûrement que par l'imitation pratique de la vie et de la passion de Notre-Seigneur, et l'on trouve alors, au terme de ce chemin, la vraie paix. . . . . pp. 98-109

### LXV. Pour le dix-septième dimanche après la Trinité (I)

1. Nous sommes tous appelés par Dieu à retourner en lui, en imitant Notre-Seigneur. — 2. Cette vocation comporte différents degrés dont l'inférieur consiste dans l'observation des commandements. — 3. Audessus, il y a la vocation à la voie des conseils évangéliques. — 4. Chacun doit examiner quelle est sa vocation particulière et en remplir fidèlement les obligations. — 5. La plus haute vocation se réalise dans l'imitation parfaite de Notre-Seigneur. — 6. On y arrive par une docilité attentive aux inspirations du Saint-Esprit qui nous amène au plus haut degré de la contemplation mesuré par la profondeur du sentiment que nous avons de notre néant . . . . . pp. 110-119

### LXVI. Pour le dix-septième dimanche après la Trinité (II)

1. Nécessité des vertus recommandées par l'Apôtre ; on ne les acquiert que par l'épreuve et la lutte. — 2. Comment on arrive à l'unité de l'esprit, au sens d'union mystique avec Dieu. — 3. Sacrifices que cette union impose à la nature et valeur incomparable de cette vie en Dieu . . . . . pp. 120-125

## LXVII. Pour la fête des saints Anges

1. Mystère de la nature des anges; nous ne connaissons guère que leur action. — 2. C'est d'après leur action que nous les distinguons en trois hiérarchies et neuf chœurs. — 3. Les trois chœurs de la première hiérarchie : anges, archanges et vertus, s'occupent de l'homme extérieur. — 4. Les trois chœurs de la seconde hiérarchie : puissances, principautés et dominations dirigent l'homme de raison. — 5. Enfin les trois chœurs de la troisième hiérarchie qui sont : trônes, chérubins et séraphins, sont au service du plus intérieur des trois hommes qui constituent l'homme complet. . . . . pp. 129-137

## LXVIII. Pour la fête de la Dédicace (I)

1. La fête de la Dédicace, du renouvellement, doit se faire chaque jour en notre âme et commencer par le rejet des inclinations de nature. — 2. Après quoi nous portons Notre-Seigneur sur les ailes de la colombe, par notre pureté; de l'aigle, par notre contemplation; du vent, par notre élan vers le divin principe. — 3. Puis l'homme doit renoncer à tout le bien ainsi acquis et entrer de plus en plus dans le sentiment de son néant, selon l'enseignement des figures symboliques montrées à sainte Hildegarde. — 4. C'est ainsi qu'on s'assure le salut, en montant sur le figuier mort et en descendant comme Zachée . . . . . pp. 138-144

## LXIX. Pour la fête de la Dédicace (II)

1. Dans la purification de notre temple intérieur, veillons par-dessus tout à découvrir et à supprimer les inclinations peccamineuses et inavouées qui se dissimulent et nous font plus de tort que les péchés reconnus. — 2. Une fois le temple purifié, mettons-y la dévotion. — 3. Nous entrerons alors dans le royaume intérieur, dans la mesure où nous aurons premièrement une foi vivante, — 4. deuxièmement une connaissance intelligente et profonde de Dieu, — 5. troisièmement, cette union intime avec Dieu, qu'est la vraie prière . . . . . pp. 145-152

## LXX. Pour le dix-neuvième dimanche après la Trinité

1. Le renouvellement de l'esprit demandé par l'apôtre saint Paul doit être préparé par l'abstention des trois péchés de mensonge, de vol et de colère. — 2. Nous ne bannissons complètement le mensonge de notre vie, qu'en cherchant Dieu seul en toutes choses. — 3. Il nous faut ensuite contenir ou réparer toute irritation. — 4. On commet un péché de vol en se poussant aux places que Dieu destinait à d'autres, en exerçant mal les charges usurpées, en employant mal des aumônes qu'on nous fait pour l'amour de Dieu. — 5. Explication très importante des différents sens donnés par Tauler aux mots : esprit, âme, cœur, homme, fond. — 6. Comment se fait le

renouveau dans l'esprit du cœur. — 7. Comment l'homme ainsi renouvelé se livre, sur l'appel de Dieu, à la vie active. — 8. Rapidité cachée de son avancement favorisé par les persécutions dont il est l'objet . . . . . pp. 153-166

### LXXI. Pour la Toussaint

1. Honorer les saints, c'est les suivre dans leur félicité. — 2. Les différentes classes de saints qui ont suivi Jésus, chacune selon sa vocation. — 3. Les huit béatitudes : la pureté, — 4. la douceur, — 5. les larmes, — 6. la soif de la justice, — 7. la miséricorde, — 8. l'esprit pacifique, — 9. la pureté de cœur, — 10. la souffrance . . . . . pp. 169-182

### LXXII. Pour le dimanche après la Toussaint

1. Suivre Dieu, c'est le servir comme il le demande et non pas à notre manière. — 2. Pour cela, veillons à ne chercher en tout que Dieu seul. — 3. Gardons en toute occasion cette intention active de Dieu qui assurera notre paix foncière. — 4. S'il nous arrive de perdre cette paix, arrachons bien vite l'attache désordonnée qui en est cause. — 5. Cette intention pure et continuelle de Dieu fait que nous nous contentons de peu et profitons de toute contrariété. — 6. S'il arrivait cependant qu'une âme ainsi disposée perdît possession d'elle-même, c'est dans un retour immédiat et très confiant à Dieu qu'est le remède. — 7. On n'arrive à cette paix que par une vie de recueillement habituel. — 8. Nous devons savoir où nous en sommes à ce sujet. — 9. Pour cela, examinons sérieusement notre conduite de chaque jour . . . . . pp. 183-193

### LXXIII. Triduum en l'honneur de sainte Cordule (I)

1. La vie de sainte Cordule nous apprend que nos faiblesses même peuvent servir à notre perfection. — 2. Mystère ineffable de l'amour auquel nous sommes appelés. — 3. En quel sens nous devons nous dépouiller, même des vertus acquises, pour revêtir la parure de la fiancée. — 4. Une fois dépouillés, abandonnons-nous filialement à la conduite de Dieu. — 5. Ne nous jugeons point par comparaison avec les autres; chacun a sa voie particulière. — 6. Veillons sur nous et soyons attentifs à l'appel intérieur de Dieu . . . . . pp. 194-210

### LXXIV. Triduum en l'honneur de sainte Cordule (II)

1. Complément du sermon précédent : il faut arracher jusqu'aux racines les mauvaises inclinations qui sont le chiendent du jardin de notre âme. — 2. Il faut nous dégager des vaines sollicitudes qui nous empêchent de répondre à l'invitation de Notre-Seigneur. — 3. Mais il ne faut pas éviter de rendre les services de charité que l'ordre providentiel nous demande. — 4. Après avoir accompli ces œuvres avec détachement de nous-mêmes, revenons bien vite au repos intérieur, en nous aidant tout d'abord des méditations ordinaires. — 5. C'est là qu'est

servi le festin du Seigneur, mais il faut y apporter la robe nuptiale d'une intention tout à fait pure . . . . . pp. 202-210

### LXXV. Triduum en l'honneur de sainte Cordule (III)

(Vingt et unième dimanche après la Trinité)

1. L'œuvre de dépouillement qui doit nous préparer à recevoir la robe nuptiale pour le festin divin est si difficile qu'elle nous découragerait, si nous ne mettions notre confiance dans le secours de Dieu. — 2. Forts de ce secours, allons joyeusement au combat qui est la condition de notre progrès. — 3. Luttons avec les armes du divin fiancé de nos âmes, la douceur et l'humilité. — 4. C'est avec ces armes que nous triompherons d'ennemis plus redoutables que la chair et le sang, des maîtres du monde des ténèbres et de la malice spirituelle qui s'attaquent aux âmes appelées à la joie de l'union mystique. — 5. Les âmes qui triomphent de cet ennemi trouvent la paix dans un repos en Dieu où leurs amis ne sont pas oubliés . . . . . pp. 211-218

### LXXVI. Pour le vingt-deuxième dimanche

après la Trinité

1. Comment saint Paul et les autres amis de Dieu désirent notre progrès en charité. — 2. L'exercice de cette charité doit être réglé par le don de science, et sa mesure nous est donnée par la façon dont nous pratiquons son opération extérieure, c'est-à-dire l'amour du prochain. — 3. Cet amour du prochain nous demande de supporter ses défauts et même ses vices. — 4. Notre amour de Dieu doit se traduire par un confiant abandon à la volonté de Dieu. — 5. Nous acceptons alors les plus dures tentations et nous nous en remettons à Dieu pour la distribution de ses biens. — 6. Nous pouvons arriver ainsi à un degré supérieur de charité où, dans un dépouillement absolu de toute activité naturelle, nous entrons en mystérieuse union avec Dieu et Notre-Seigneur . . . . . pp. 220-230

### LXXVII. Pour la fête d'un Confesseur

1. Combien nous devons veiller à la pureté de nos intentions. — 2. Nous devons, les reins ceints, attendre l'arrivée du Seigneur pour la nocce. — 3. L'Ennemi lui aussi attend et veille. — 4. Solitude, angoisse et joie qu'on trouve à la fin de cette attente. — 5. Gare aux faux mystiques. — 6. Les vrais mystiques ne quittent pas les traces de Notre-Seigneur. — 7. Recommandation de patience aux rares âmes qui consentent à prendre l'étroit chemin des degrés supérieurs de la vie spirituelle . . . . . pp. 233-242

### LXXVIII. Pour une profession de religieuse

1. La fiancée de Jésus doit vivre en paix avec le monde, avec l'Ennemi et avec elle-même. Ce qu'est cette paix. — 2. La paix avec le monde et le

démon. — 3. Pour avoir la maîtrise du corps, qui est la condition de la paix avec nous-même, il nous faut prendre les trois moyens de la mortification positive, du renoncement aux usages du monde et de l'intention continue de Dieu. — 4. C'est la présence des images des créatures qui nous rend la contemplation difficile . . . . . pp. 243-248

### LXXIX. Pour le bon emploi de la journée

1. Conseils pratiques pour le jeûne, le coucher et le lever. — 2. Commentaires du texte : *revela Domino viam tuam*. C'est en toute confiance que nous devons exposer à Dieu nos besoins. — 3. Avis touchant certaines difficultés d'oraison. — 4. *Et deducet quasi lumen justitiam tuam*. Il faut observer strictement les règles et spécialement le silence. — 5. *Et judicium tuum tanquam meridiem*. Nous devons nous juger sévèrement nous-même. — 6. *Subditus esto Domino et ora eum*. Soumettons-nous à Dieu par une prière très intérieure, et en affectueuse union avec Notre-Seigneur . . . . . pp. 249-256

LXXX. Exhortation pour la confession. pp. 257-260

LXXXI. Courte formule de confession. pp. 261-262

LXXXII. Leçon de contemplation. pp. 263-266



### LXXXIII. Pour le troisième dimanche de l'Avent

1. Diverses sortes de questionneurs. — 2. Ceux qui ne questionnent pas. — 3. Universalité de notre désir d'être quelque chose. — 4. Funestes conséquences du désordre de ce désir. — 5. Madeleine et Simon le pharisien. — 6. Les trois actes méritoires de Madeleine. — 7. Le faux et le véritable abandon. — 8. Nécessité du véritable abandon. — 9. S'abandonner à Dieu, c'est aussi souffrir patiemment les épreuves qu'il nous envoie par l'intermédiaire des autres hommes . . . . . pp. 269-279

# Concordance des sermons de notre édition et de l'édition de Vetter

## TOME I

NOTRE ÉDITION	ÉDITION DE VETTER
AVANT-PROPOS . . . . .	79
I. . . . .	1
II. . . . .	2
III. . . . .	3
IV. . . . .	4
V. . . . .	5
VI. . . . .	6
VII. . . . .	7
VIII. . . . .	8
IX. . . . .	9
X. . . . .	10
XI. . . . .	11
XII. . . . .	12
XIII. . . . .	13
XIV. . . . .	14
XV. . . . .	15
XVI. . . . .	16
XVII. . . . .	60 a
XVIII. . . . .	60 b
XIX. . . . .	19
XX. . . . .	20
XXI. . . . .	21
XXII. . . . .	22

## TOME II

XXIII. . . . .	23
XXIV. . . . .	24
XXV. . . . .	60 e
XXVI. . . . .	26
XXVII. . . . .	27
XXVIII. . . . .	28
XXIX. . . . .	60 d
XXX. . . . .	60 c
XXXI. . . . .	60 f
XXXII. . . . .	32
XXXIII. . . . .	33
XXXIV. . . . .	60 g
XXXV. . . . .	60 h
XXXVI. . . . .	36
XXXVII. . . . .	37

NOTRE ÉDITION

ÉDITION DE VETTER

XXXVIII.	38
XXXIX.	62
XL.	39
XLI.	41
XLII.	63
XLIII.	40
XLIV.	61
XLV.	43
XLVI.	72
XLVII.	42
XLVIII.	37
XLIX.	44
L.	73
LII.	45
LII.	54
LIII.	64
LIV.	46

TOME III

LV.	49
LVI.	50
LVII.	52
LVIII.	51
LIX.	65
LX.	[Helander]
LXI.	47
LXII.	66
LXIII.	67
LXIV.	55
LXV.	53
LXVI.	70
LXVII.	68
LXVIII.	69
LXIX.	78
LXX.	56
LXXI.	[Helander]
LXXII.	77
LXXIII.	81
LXXIV.	74
LXXV.	75
LXXVI.	76
LXXVII.	48
LXXVIII.	80
LXXIX.	71
LXXX.	58
LXXXI.	59
LXXXII.	60
LXXXIII.	[Bihlmeyer]